

grégorydominé

TODAY CELAN

*Today Celan* a d'abord été rédigé en vue d'une journée d'étude portant sur l'œuvre de Georg Büchner, tenue à Reims le 19 mars 2019. La clôturant, la conférence extraite y était annoncée sous un titre différent : « Paul Celan lecteur de Büchner ». Des éléments relatifs à une biographie de Celan, fragmentés ici, elliptiques, je me suis autorisé de la préface de Jean-Pierre Lefebvre à sa traduction du *Choix de poèmes réunis par l'auteur* publié dans la collection « Poésie » de la NRF, comme de la chronologie figurant au second tome de la *Correspondance* de Paul Celan avec Gisèle Celan-Lestrange, publiée aux Éditions du Seuil dans la collection « La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle » par Bertrand Badiou avec le concours d'Éric Celan, et plus généralement la correspondance qu'aura entretenue Celan avec Ingeborg Bachmann, Nelly Sachs, Ilana Shmueli et Theodor W. Adorno. Autrement lacunaire reste le choix opéré du référencement bibliographique dont il était impossible qu'il fût systématique et particulièrement dans le corps écrit des notes de bas de page, ce outre le motif formel, plastique, comme de ce qu'implique *traduire* par un geste qui n'est plus spéculatif et qu'écrivain j'ai tâché ailleurs d'assumer, d'expliquer encore. En conséquence ai-je à gauche du fil du corps principal du texte, sur une colonne ouverte, pour la prose de Celan — c'est-à-dire, pour la présente circonstance : « Gespräch im Gebirg », soit « Dialogue dans la montagne », comme donc « Der Meridian », soit « Le Méridien » —, reporté la traduction de Jean Launay, publiée en version bilingue sous le titre *Le Méridien & autres proses*, aux Éditions du Seuil également, et dans la même collection que la *Correspondance* (G ici pour le « Dialogue », M pour « Le Méridien », que suit la pagination) ; pour la poésie, (i) le recueil le plus cité, *Die Niemandsrose* soit *la Rose de personne*, dans la traduction de Martine Broda, aux Éditions du Seuil toujours, dans la collection bilingue « Points » : l'initiale N figure suivie de la pagination ; (ii) la traduction par Jean-Pierre Lefebvre du reste, et que comprend le *Choix de poèmes réunis par l'auteur* (C que suit la pagination). La correspondance allemande n'est en revanche fournie qu'en langue originale, à l'exception d'un extrait d'une lettre de Celan à Max Rychner datant de 1946, traduit par John E. Jackson. Cette décision, revenant à donner traduction de tout segment textuel n'étant pas forcément commenté dans le corps principal, qui n'est donc pas non plus tout à fait arbitraire, marque assurément la limite d'une investigation. Je renvoie pour la relation de la phase du génocide que l'auteur nomme *mobile killing operations* précédant la réunion de Wannsee du 20 janvier 1942 en ratifiant l'organisation économique, bureaucratique et technique, notamment le pogrome d'Odessa ayant débuté le 22 octobre 1941 et dont le discours de réception du prix Büchner prononcé le 22 octobre 1960 garderait mémoire, comme de tout à travers chaque instant, chaque sourire, à celle du survivant qu'est Paul Celan, au livre de Raul Hilberg *The Destruction of the European Jews*. Rapportant ce qu'aura été l'épouvante d'Odessa conduite par l'Allemagne hitlérienne et la Roumanie fasciste, Hilberg mentionne aussi le camp de Bogdanovka en Transnistrie, théâtre de l'horreur se poursuivant et qu'aura pu transcrire Matias Carp dans son livre *Cartea Neagra*, qui avait été publié de 1946 à 1948 avant d'être mis à l'index par le pouvoir stalinien en place en Roumanie au sortir de la guerre, témoignant d'un effroi qu'éclaire encore avec la recherche actuelle du Père Patrick Desbois la parution en 1993 du « Livre noir sur l'extermination scélérate des Juifs par les envahisseurs fascistes allemands dans les régions provisoirement occupées de l'URSS et dans les camps d'extermination en Pologne pendant la guerre de 1941-1945 », rassemblé par Ilya Ehrenbourg et Vassili Grossman. Le messianique, de nouveau, c'est l'Europe, paix et traduction précisément, complexifiant l'universel, déphasage et décentrement — c'est Israël. Telle lecture, proche, sans doute, de celle, benjaminienne, comme par conséquent derridéenne (derridienne) d'une messianicité sans prophétisme, engage à se passer d'attente dispensatrice du Messie. En effet le temps messianique, écartant eschatologie providentielle, théologie du théologique, sera advenu dès lors qu'aura cessé toute déresponsabilisation, laquelle engendrant malentendu le fait proliférer par réaction entremise du dialogue laissant au monde extérieur l'illusion qu'il existe en préséance. La thématization de la parole voile l'éden se donnant, se renouvelant, endommage la circulation en spire de l'in-fini. Or le messianique suspend la nécessité qu'au dernier jour le Messie résolve tout problème : ce n'est qu'au tout dernier qu'un tel temps sera constaté, soit comme le note Kafka au lendemain de la venue du Messie. De l'éclat qu'elle abrite se dresse donc, d'extrême en extrême, et communément synonyme d'égoïsme un ressentiment contre l'Europe. Et s'il arrive qu'au bonheur se voit préférer la complaisance, c'est qu'être heureux et libre exclut toute exonération personnelle de responsabilité. La liberté — le bonheur — comme responsabilité sans effusion, hospitalité, tel apparaît l'interstice offert au messianique, lequel approche autant politiquement, soit en la cité, comme après Maastricht et avant le traité de Rome de 2004 regrettablement rejeté le discours parfait du Président Chirac du 16 juillet 1995, et le discours parfait du Président Macron du 16 juillet 2017.

## ARGUMENT.

Nous proposons de réfléchir à quelques aspects du discours qu'a prononcé Paul Celan le 22 octobre 1960 à Darmstadt à l'occasion de sa réception du prix Georg-Büchner et intitulé « Der Meridian », soit « Le Méridien », ce en toute proximité de « Gespräch im Gebirg », « Dialogue » ou « Entretien », sinon encore *conversation* « en montagne ». Mais à travers le 20 janvier impliquant dorénavant la datation dans l'art et l'écriture, c'est déceler que chaque rencontre se tisse pourtant d'absolu, qu'une certaine symbolique entre Je et Tu notamment exprime, pronominale donc et cependant antérieure à toute nomination, sans thématique en somme, Tu étant précisément, comme Je, « a-mondain », « Acosmique » et partant étranger au cours dialectique de l'Histoire. *Traduire* porte également cette brisure, forant une autre langue en la langue pour accueillir l'universel. Au point que d'une langue maternelle devenue criminelle, Celan entreprendra, en la contemporanéité apparemment paradoxale d'un « tout ensemble », d'un « tout en un » (« In eins ») avec Büchner, « Le Méridien » exposant même une poétologie à partir d'un auteur qui n'écrivit aucun poème, de dénucléariser et *circoncire* la syllabe pour écrire, à la lettre, silence et clameur, et tel Moïse et après Dada et Artaud le bégaiement. Ici le personnage « du » « Juif » de <Woyzeck>, paraissant avec Lenz dans cette prose construite à la manière d'un récit hassidique qu'un afflux vocal déborde et qu'est le « Dialogue », engage un constat sur l'antisémitisme littéraire et son folklore à la scène, comme sur le sens de la responsabilité. — « Mallarmé konsequent zu Ende denken » : quelle place attribuer enfin à Mallarmé dans « Le Méridien », si ce n'est aussi qu'avec Mallarmé se voit approfondir la rupture du pacte entre le mot et le monde, définissant, après Baudelaire, la modernité, ou plutôt la « postmodernité » à sa défiance envers le langage et par conséquent la représentation ? N'est-ce remarquer encore, d'un geste justement propre à cette modernité, qu'avec Büchner et <Woyzeck>, drame en lequel chaque scène bifurque voire s'interrompt alors qu'elle semble se nouer, débute un théâtre de la *répétition* ?

**B** : Jacques Derrida, *Béliers. Le dialogue ininterrompu : entre deux infinis, le poème*, Galilée, 2003 ; **DB** : R. Joseph Gikatila, *Le secret du mariage de David et Bethsabée*, L'Éclat, 1994-2015, trad. Charles Mopsik ; **E** : Jean Bollack, *L'Écrit. Une poétique dans l'œuvre de Celan*, PUF, 2003 ; **GA** : Martin Heidegger, *Gesamtausgabe*, Vittorio Klostermann, vol + pag (S u Z : *Sein und Zeit* [GA 2]) **MM** : Jean Bollack, « Le Mont de la Mort. Le sens d'une rencontre entre Celan et Heidegger. », *Revue Lignes*, Hazan, 1996/3 ; **S** : Jacques Derrida, *Schibboleth pour Paul Celan*, Galilée, 1986 ; **V** : Stéphane Mosès, « Quand le langage se fait voix », « Postface » à *Entretien dans la montagne* de Paul Celan, Verdier, 2001 ; **Z** : *Le Zohar*, Verdier, 7 vol., 1981-2000, trad. Charles Mopsik.

Alors qu'il usait d'un mode conservé de la langue, et qu'était en une enclave celle de Freud, Buber, Kafka, Zweig et Husserl, Hofmannsthal et Wittgenstein encore, auteur, savant, penseur dont l'entourage avait plutôt adopté la tendance assimilationniste venue de la Haskala et par degré de désolidarisation élevé d'avec tout nationalisme ontologique agrégeant précisément langue et peuple, ce monde d'hier qu'aura été également le monde de Rilke, de Musil et de Broch, après comme d'après et *de* la catastrophe, advenu le désastre devait y tourner le souffle, pénétrer le **chibboleth** pareil à la coupure unique de la circoncision<sup>1</sup>, soit la contreparole, et dont la réplique de Lucile, à la fin de *Dantons Tod* de Büchner, se révélera emblématique : *Es lebe der König !* Büchner se verra donc préserver une place sauve en cette langue maternelle devenue criminelle de « Todesfuge », à la fois Lingua Tertii Imperii décrite par Victor Klemperer et séjour hölderlinien du divin. Ce sera un exemplaire du *Faust* de Goethe le jour de **bar mitsvah** : telle convergence abrite déjà la renverse de cristal à venir. Margarete, figure de l'éternel

« La langue qui tue, ce n'est pas seulement la langue de Goebbels ou du III<sup>e</sup> Reich, c'est celle des poètes aussi bien, et peut-être de Hölderlin. Lui, aussi bien : le sens qu'il a donné à des mots comme 'patrie' ou le sens qu'ils ont pris. » (E 147.)

<sup>1</sup> Cf. S. C'est en exception de ce moment viennois auquel se lie Czernowitz en Bucovine qu'une langue agglutinante comme la langue allemande, d'accentuation forte, d'attache désinentielle et venue tardivement à la conscience littéraire se verra exporter. « Du sei wie du, immer » sera composé à Paris le 3 décembre 1967 à partir du sermon 14 d'Eckhart méditant Isaïe 60 : 01 et décrivant, en une langue bien antérieure à celle de Luther donc, la relation intime de l'homme à la déité, portant comme de coutume entête en latin (« Surge illuminare iherusalem »). « Du sei wie du, immer » se termine par la transcription phonétique d'Isaïe, *kumi ori* (et dans une lettre à Ilana Shmueli datant du 1<sup>er</sup> octobre 1969, le poème y étant joint, directement קומי אורי), Celan ayant cité d'abord le moyen haut allemand du théologien, « Stant up Jherosalem inde / erheyff dich ». Eckhart, tel qu'ayant rencontré un contemporain qu'était Moïse de Léon, fait descendre en ce sermon vernaculaire le monde d'en haut, intériorise en humilité la **chekhina** : « dat ouen was, dat wart in ». Eckhart y écrit encore, se souvenant du psaume 02 : 07 : « Daut sprach : 'hoede hayn ich dich geboren'. wat is hoede ? ewicheit. ich hayn mych dich inde dich mych eweclichen geboren ». *du sei wie du. mych dich inde dich mych. me te et te me.*

« [ ] Margarete tes cheveux d'or / Tes cheveux  
cendre Sulamith [ ] . » (C 54-5.)

« Tu es venu / par Cracovie à l'Anhalter / Bahnhof  
/ vers tes regards coulait une fumée / qui était  
déjà de demain. » (N 136-7.)

fémnin de ce drame, central à la littérature allemande et entretenu en complicité par le nazisme en la mythologie de la nuit de Walpurgis, répand à jamais aujourd'hui sa chevelure d'or, et avec sa chevelure d'or tout l'or du Rhin wagnérien, auprès de celle, fuligineuse, de la Sulamith du **chir hachirim** qu'elle aura réduite à la cendre : « [ ] dein goldenes Haar Margarete / Dein aschenes Haar Sulamith [ ] ». | Il rejoint à Czernowitz l'Institut élémentaire Meisler, germanophone, avant d'intégrer l'École hébraïque Safah Ivriah, et le baccalauréat roumain obtenu au Liceul Marele Voevod Mihai se rend en France afin d'étudier la médecine : le décret promulgué de l'Anschluß en 1938 ferme à tout étudiant juif la voie de l'Université. Il traverse donc l'Allemagne en train et fait escale à Berlin le 10 novembre 1938, soit au lendemain de la Nuit de Cristal<sup>2</sup>. Le poème de *Die Niemandrose* dont le titre français évoque un renversement, à savoir « La contrescarpe », du nom de la place parisienne qu'il aimait à fréquenter et créé bien plus tard, contient la séquence suivante : « Über Krakau / bist du gekommen, am Anhalter / Bahnhof / floss deinen Blicken ein Rauch zu, / der war schon von morgen ». Se fixant à Tours plutôt qu'à Paris qu'il pourra découvrir cependant<sup>3</sup>, ce lecteur de Bakounine, Kropotkine et Landauer y rencontre le

<sup>2</sup> Tout récit comporte une date : c'est par cet absolu chimique qu'il débute, qu'énonce la première phrase de <Lenz> comme celle de *l'Arrêt de mort* de Maurice Blanchot, contemporaine de la Nuit de Cristal : « Ces événements me sont arrivés en 1938 ». Ce premier récit de Blanchot a été publié dix ans plus tard, soit en 1948, en même temps qu'un dernier roman, *le Très-Haut* et un autre texte, publié en 1949 et tout d'abord titré <Un récit / Un récit ?> qui deviendra *la Folie du jour* lors de sa reprise en volume en 1973. Le transfert qu'y manipule pour chacun le narrateur franchit tacitement le seuil de son énigme, de même qu'à la sphère du privé se mêle l'effondrement politique. Colette Peignot, c'est-à-dire Laure, dont la figure hante sans doute *l'Arrêt de mort*, meurt le 7 novembre 1938, soit deux jours avant la Nuit de Cristal, et par conséquent la halte de Celan à Paris.

<sup>3</sup> Si le motif matériel explique en partie l'installation de Celan à Tours, c'est avant tout qu'un étudiant juif venu d'Europe centrale était à peine toléré en capitale. Y régnait un antisémitisme auquel presque tout littéraire était lié. Et de rappeler qu'en France, sans alléguer aucun jugement, afin d'exposer seulement, avant même ce qu'en 1938 Jouhandeau compile en un volume, ce qu'en 1939 publie Giraudoux, Bernanos en 1931 fait paraître un éloge d'Édouard Drumont, lequel pour achever le pamphlet destiné à devenir en 1886 la meilleure vente de librairie de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, inspirant la théorie du complot juif international et bientôt le sillon maurrassien d'Action française qui fera son lit en préfecture et ambassade de la Troisième République comme en chaque cercle et revue, avait bénéficié notamment du soutien financier d'Alphonse Daudet, père de Léon Daudet. Et de même que la petite phrase, le trait d'esprit propre à l'antisémitisme de salon puise en réalité à la même eau qu'à celle d'un écrit ouvertement avilissant, cette production d'un autre âge aura contribué au pire. Aussi et à titre d'exemple alors qu'à Paris Proust poursuit son travail dans la nuit et Joyce approche l'arrêt de la journée de son roman, André Gide pourra publier en tête de la NRF du 1<sup>er</sup> avril 1920 un article qu'il faut bien reconnaître de nature xénophobe et antisémite sur Tristan Tzara, expatrié d'origine roumaine comme le sera Celan, mêlant

réfugié républicain espagnol opposé au franquisme, combattant d'Estrémadure, comme le vieillard Abadias, berger de Huesca, voyant à travers chacun le peuple parisien soulevé pendant la Commune, et à travers chacun le suicide de Zweig en la cité nomade de Petrópolis ayant été celle du fermier de Rhénanie en exil, tout en un (et) tout ensemble<sup>4</sup>. | Il obtient le PCB, diplôme de Physique Chimie Biologie, et retourne en Bucovine en juin 1939. Il envisage dorénavant d'étudier la romanistique. Mais en août 1940 la situation va se précipitant en atrocité. | « Der Ort, wo sie lagen, er hat / einem Namen — er hat / keinen. » Leo Antschel Teitler meurt du typhus au camp de Michailovka à l'automne de 1942. Y disparaît

« L'endroit où ils étaient couchés, il a / un nom — il n'en a / pas. » (C 156-7.)

« On me dit qu'il est étranger. — Je m'en persuade aisément. / Juif. — J'allais le dire. / On me dit qu'il ne signe pas de son vrai nom ; et volontiers je croirai que Dada n'est de même qu'un pseudonyme. / [ ] Il appartient aux étrangers de faire peu de cas de notre culture française [ ]. »

obstinément **Dada** et **Juif** au syntagme **étranger** signant d'un **pseudonyme** quand la **culture française** se définit par appartenance d'un **vrai nom**, cernant le tout d'un **on me dit** anaphorique auquel la gloire littéraire d'alors prétend croire **volontiers**. Proust, lecteur de Soupault et Breton et lecteur de la NRF, lira sans doute cet article de Gide, symptomatique *d'une idéologie française* décrite par B.-H. Lévy. Au rapprochement de tétragramme entre Juif et Dada voit-on évidemment poindre au fil de cet article le nom de Juda, ayant par antonomase à travers le christianisme hérité le sens de traître et délateur. *Je suis l'étranjuif* : Gherasim Luca signe en effet d'un autre nom que **son vrai nom**, pourtant magnifique comme Gherasim Luca était magnifique, et saint, Salman Locker. Et avec Gherasim Luca venu de Roumanie Tzara et Celan, Benjamin Fondane, Ilarie Voronca, suicidé le jour du centenaire de la naissance d'Isidore Ducasse, Claude Sernet, Jacques Hérould, Victor Brauner, Isidore Isou créateur du lettrisme. Quiconque se prévaut de l'Écriture, tel le signataire de cet article de la NRF pourra relire avec profit, en outre, Ex 22 : 20 et 23 : 09, Lv 19 : 33-34, Dt 10 : 19 et 23 : 08. D'Abram à Abra'ham en l'hospitalité de Mamré l'Étranger abrite le Nom de l'Éternel défaisant le patronyme par lequel signer semble tout à fait assuré à Gide qu'il soit le vrai nom. Car l'acte par lequel écrire commence radie toute filiation biologique prétendue, accomplissant la Loi par brisure de la Loi : de naissance n'est-il qu'à l'écriture et au Livre, dont atteste en synagogue le prologue apatride de l'Évangile johannique. Mais encore qu'est-ce qu'être juif sinon défiant le prédicat ontologique ? « He thought that he thought that he was a jew whereas he knew that he knew that he knew that he was not », lit-on de Joyce désidentifiant Stephen Dedalus. Y accolant le colportage fonctionnant à plein par cet **on me dit** allant jusqu'à se montrer **aisément** persuasif à un écrivain ayant récolté autorité et prestige, comme la propension naturelle à la falsification qu'implique l'usage du terme **pseudonyme** face au patronyme signataire, Gide était loin d'imaginer qu'en hébreu le pentagramme יהוה YehVHaH comprend le tétragramme ה + ו + ה + ו le formant et en lequel se glisse par effraction la lettre ו DaLeT signifiant *porte*. Nom du fils de Léa louant l'Éternel en Gn 29 : 35 d'avoir une nouvelle fois enfanté, rendant grâce, telle la porte ouverte dans le Nom de l'in-fini le questionne, en désenchantant la croyance par étude, répétition — et bégaïement, comme bégaie le ו doublé de DaDa.

<sup>4</sup> Le poème de Celan au titre syncrétique, « In eins » pouvant être traduit à la fois par « En un », « Tout en un » et « Tout ensemble » se termine fraternellement, et en forme d'ouverture, par une citation du pamphlet de Büchner, *Der Hessische Landbote* — cette sommation : « Friede den Hütten ! » Büchner aura été surveillé, et traqué par la police tant à Giessen qu'à Darmstadt en raison d'activité convulsive, et la fondation, en mars 1834, de la Société des droits de l'Homme, « Gesellschaft für Menschenrechte », qu'accompagnera la publication du pamphlet précité en juillet.

« ... je tiens à vous dire combien il est difficile pour un Juif d'écrire des poèmes en langue allemande. Quand mes poèmes paraîtront, ils aboutiront bien aussi en Allemagne et — permettez-moi d'évoquer cette chose terrible —, la main qui ouvrira mon livre aura peut-être serré la main de celui qui fut l'assassin de ma mère... Et pire encore pourrait arriver... Pourtant mon destin est celui-ci : d'avoir à écrire des poèmes en allemand. »

peu après, probablement abattue d'une balle dans la nuque, Friederike Schragger Antschel. Il aura pu se cacher au moment de la déportation, aidé par Ruth Lackner, et sera envoyé à Rădăzani, Fălticeni, Tâbărăști en camp de travail de juillet 1942 à février 1944. Graben. Stehen. Le sort fait donc du fils unique qu'est Paul Antschel comme d'Aharon Appelfeld un survivant de cette ère d'épouvante et d'horreur, encore mal connue, du génocide juif et tzigane perpétré par la Roumanie fasciste d'Antonescu assistant la mort venue d'Allemagne. | Il part définitivement de Czernowitz en avril 1945, pour Bucarest d'abord, recevant la protection d'Alfred Margul Sperber, et devenu lecteur et traducteur de la maison d'édition Cartea Rusa, signe bientôt du nom anagramme, sans doute suggéré par Jessica Sperber, épouse d'Alfred Margul Sperber, donc Celan, particulièrement « Todesfuge », datant de 1945 qu'imprime en 1947 la revue Agora dans la traduction roumaine de Petre Solomon sous le titre « Tangoul mortii ». « Auch meine Mutter hat nur dieses Grab », écrira-t-il le 12 novembre 1959 à Ingeborg Bachmann. Et dès 1946 à Max Rychner, critique littéraire du journal suisse *Die Tat* : « ... ich will Ihnen sagen, wie schwer es ist als Jude Gedichte in deutscher Sprache zu schreiben. Wenn meine Gedichte erscheinen, kommen sie wohl auch nach Deutschland und — lassen sie mich das Entsetzliche sagen — die Hand, die mein Buch aufschlägt, hat vielleicht die Hand dessen gedrückt, der der Mörder meiner Mutter war... Und es könnte noch furchtbarer kommen... Aber mein Schicksal ist dieses : Deutsche Gedichte schreiben zu müssen ». Il quitte Bucarest clandestinement pour Vienne qu'il gagne par Budapest en décembre 1947. C'est à Vienne qu'il rencontre Ingeborg Bachmann, avant d'arriver à Paris le 14 juillet 1948. Il vit pauvrement, sortant la nuit pour écouter du jazz<sup>5</sup>. Il obtiendra une licence d'allemand à la Sorbonne en 1950. Il traduit,

<sup>5</sup> Charlie Parker se produit à Pleyel en mai 1949. J.-P. Lefebvre, ancien élève de Celan, relate qu'il connaissait par cœur le texte de « Strange Fruit », titre composé par Lewis Allan et interprété par Billie Holiday. Celan pouvait dire encore que « Tenebrae » était un Negro Spiritual. Ce chant de dérégulation, ancêtre du gospel, perpétué à travers la Passion évangélique le psaume hébreu de David. 'It's the other Jesus she means', I said, lit-on par une nouvelle de Faulkner, dont le nom comme Abraham gagne une lettre. *Mahalia Jackson. Nobody Knows The Trouble I've Seen. The Original Apollo Sessions*. Si pour y revenir la musique jazz évolue ailleurs qu'au fil de la représentation narrative, c'est en plénitude de son effacement, et fût-il *free* sans réprimer donc cette linéarité de la représentation ainsi qu'en agencement sonore et spatial un agrégat acoustique varésien, et la recherche de Bartók, de Webern. Virginia Woolf écrira en un ultime roman : « The tune changed ; snapped ; broke ; jagged. Fox-trot was it ? Jazz ? Anyhow the rhythm kicked, reared, snapped short. What a jangle and a jingle ! » Le jazz. Et le rock. Sticky Fingers. Exile on Main St. White Light / White Heat. Dictionary of Soul. Fun House. L. A. Woman. 'Heroes'.



Apollinaire notamment, et découvre chaque édition nouvelle de Kafka, de Mandelstam. Il continue d'étudier la botanique, la chimie, la pétrographie, connaissant admirablement le lexique du végétal et de la pierre, privilégiant la description par rapport à l'explication, trait de la modernité qu'il partage avec Büchner, chacun ayant vu qu'elle était française, tarie toute philosophie systématique, toute cosmologie du cercle. Gisèle de LeStrange, qu'il allait bientôt épouser, affirme qu'il lit également Bataille et Artaud, part décisive d'écriture en France succédant à Proust, comme un événement de rupture au penser occidental. Celan aura pu lire *l'Archangélique* et *la Haine de la poésie* de Bataille — d'Artaud *l'Arve et l'Aume*, traduction de commande entreprise en septembre 1943, soit à l'asile de Rodez, du chapitre 6 de *Through the Looking-Glass* et devenue de jour en jour thérapeutique, passant chaque **portmanteau** original en une langue qu'Artaud nomme **tentative anti-grammaticale à propos de Lewis Carroll et contre lui**. « La réalité est que je ne dis rien et ne fais rien, que je n'emploie ni mots ni lettres, / je n'emploie pas de mots et je n'emploie même pas de lettres », pouvait déclarer ailleurs Artaud presque au même moment <sup>6</sup>. Artaud va guérir en traduisant, bouleversant la langue par schize, césure, et donc à la suite de Proust écrivant à Madame Straus dès 1907 : « Les seules personnes qui défendent la langue française (comme 'l'Armée pendant l'Affaire Dreyfus') ce sont celles qui 'l'attaquent' », et plus loin : « [ ] il n'y a pas de certitudes, mêmes grammaticales », et bientôt Dada <sup>7</sup>, dénucléarisant la syllabe alors qu'avec lyrisme débutait Verdun. | « The world is but a word. » La postmodernité, venue avec Baudelaire, mallarméenne, se singularise donc par rupture du contrat entre le mot et le monde (et partant de la confiance en la narration, un abîme séparant à ce titre le dernier romancier du monde ancien, Dostoïevski, Tolstoï et encore Conrad et Thomas Hardy de Proust, Joyce, Kafka <sup>8</sup>. Et semblable à Dada le dégageant

<sup>6</sup> « Cogne et foutre », texte qu'Artaud envisageait de regrouper avec « Histoire entre la groume et dieu », « Centre pitere et potron chier » en un massif, lequel, outre le contenu d'impondérable qu'il était devenait amplifiant de jour en jour impubliable, eût pris pour titre <Suppôts et supplications>. Celan va de même pouvoir lire *Lettres de Rodez*, *Artaud le Momo* et *Ci-gît* précédé de *la Culture Indienne*, de même que *Van Gogh le suicidé de la société*, comme de Bataille, au sortir de la guerre, *le Coupable*.

<sup>7</sup> Et même **dada** comme **dáda** et **dadá**. « Die Silbe Schmerz », au recueil *Die Niemandrose*, dont le mot amalgame HERZ peut se souvenir du mouvement MERZ oblique à Dada et créé par Kurt Schwitters, lequel composera en outre, et dira la partition asyllabe qu'est *l'Ursonate* : SCHMERZ contracte d'autre part, en valise, SCH de SCHwitters, et MERZ.

<sup>8</sup> Tolstoï semble plus proche d'Homère que de Proust. Ou plutôt : c'est un courant en déconstruction qu'ouvre Proust dans Homère, en deçà du fleuve épique de la narration, et en désorigine du chant préoriginnaire, sirénique, qu'entend Ulysse, comme bientôt Joyce,

d'une contrelangue en désintégration de la langue ancienne passe autant que par la traduction par le soin typographique contestant la domination phonocentrique annulant la lettre dans la voix, comme d'excellence nouvelle le perfectionnisme porté au détail étant corrélatif à une responsabilité universelle, à savoir coupage, exercice savant sinon théurgique, et collage) : or s'il avait renoncé à toute cadence, toute structure strophique, toute versification, toute métrique traditionnelle, Celan traduisait un sonnet de Shakespeare, comme Rimbaud, Mandelstam, Iessessine, Ungaretti, restant sans doute en la corporation sans égal<sup>9</sup>. | Le 23 mai 1952 pour un premier séjour en Allemagne, à Bad Niendorf en compagnie du Groupe 47 Celan donne lecture publique, notamment « Todesfuge ». Décembre voit publier *Mohn und Gedächtnis*. | 07.10.53. | 08.10.53. | 23.12.53. | 06.06.55. | *Von Schwelle zu Schwelle* sort en 1955. Le décret de naturalisation française de Paul Antschel porte la date du 8 juillet 1955. | Lauréat en 1958 du Prix de littérature de la Ville libre hanséatique de Brême, Celan y prononce une allocution de réception le 26 janvier. | *Sprachgitter* sort en mars 1959. Il rencontre le 10 avril Péter Szondi. Celan élabore le « Dialogue », d'inspiration bubérienne, hassidique, et büchnerienne à la fois, en août : « Dialogue », sinon *entretien* traduisant le yiddish « Gespräch », le titre peut également donner *conversation* « en montagne » au sens du **pilpul**. Il se voit nommer le 1<sup>er</sup> octobre au poste de lecteur d'allemand à l'ENS. | 1960. Il

Kafka, Virginia Woolf et Faulkner, quand la majorité de la production romanesque continue d'être narrative qu'investira d'ailleurs le cinéma. Le cinéma accapare la narration. Et de rappeler ce mot de Mallarmé, répondant à l'enquête « Sur le roman illustré par la photographie » : « [ ] que n'allez-vous droit au cinématographe, dont le déroulement remplacera, images et texte, maint volume, avantageusement ». S'il apparaît une défiance envers le langage en réciprocité d'acte et structuré comme un récit par le retrait de Bartleby le scribe, Walter Benjamin voit se refermer avec le dernier échange entre Deslauriers et Frédéric Moreau le narré moderne qu'aura entamé Cervantes, Don Quichotte se détachant déjà, en tant que pur signe graphique sur la page, de la représentation. Le soliloque hamlétien porte en ce sens la rupture de la modernité en préfiguration du **cogito** comme par conséquent de la réduction husserlienne ainsi que d'Igitur, Stephen Dedalus, Joseph K., Quentin Compson : la ressemblance valant pour un ordre cosmologique harmonieux y tombe sous le coup du doute. Et c'est encore qu'étant affaiblie la corrélation du langage avec le jour extérieur qu'un théâtre comme le théâtre racinien débute, et la modernité qu'un fil certes tenu et néanmoins essentiel relie au judaïsme : Montaigne, par lequel passe Hamlet, Descartes — et Baudelaire. Descartes reste en avant, l'**epoché** du monde engageant, pour attester de l'irréductibilité acosmique du **cogito**, celle de toute catégorisation ontologique, comme Platon le reste à la lettre, et de la grammaire comme graphisme ayant déterminé le langage syllabique même, articulé, de la participation.

<sup>9</sup> Et ce fût-ce Artaud traduisant Lewis Carroll, Benjamin Baudelaire et Proust, Proust Ruskin, Baudelaire et Mallarmé Poe, Nerval Goethe, Hölderlin Pindare et Sophocle, Marlowe Ovide.

« [ ] ce matin qui est le 8 octobre [ ]. » Anat. Mall. meurt le 8 octobre 1879. Cole. Peig. naît le 8 octobre 1903. Soph. Podo. naît le jour de la mort de Fran. Ants. le 8 octobre 1953. Je retranscris le verso d'une carte postale de la Résurrection de Martin Schongauer du Musée Unterlinden de Colmar que m'adressa E. B., étant question d'un autre 8 octobre qu'est le 8 octobre 2015, jour de la mort de M. D. : « [ ] cette carte dans le sillage de nos deux derniers échanges. La mort de Marc qui fut à l'origine de notre rencontre. L'amitié qui en fut le fruit. La puissance de l'Ange qui nous accompagne, me semble-t-il, l'un comme l'autre. Et ce nouveau vide, cette lumière levée, ce fond de rouge et d'or. La mort vaincue... [ ] ».

« [ ] le nom d'Ossip vient à ta rencontre, tu lui racontes / ce qu'il sait déjà, il le prend, il t'en décharge, avec des mains, / tu détaches le bras de son épaule, le droit, le gauche, / tu ajustes les tiens à leur place, avec des mains, des doigts, des lignes, [ ]. » (N 138-9.)

apprend le 14 mai qu'il va recevoir le prix Büchner : autre date symbolique, étant celle de la Déclaration d'indépendance de l'État d'Israël <sup>10</sup>. | 1963. À l'automne sort *Die Niemandrose* qu'il dédie à la mémoire d'Ossip Mandelstam. « [ ] der Name Ossip kommt auf dich zu, du erzählst ihm, / was er schon weiß, er nimmt es, er nimmt es dir ab, mit Händen, / du löst ihm den Arm von der Schulter, den rechten, den linken, / du heftest die deinen an ihre Stelle, mit Händen, mit Fingern, mit Linien, [ ]. » | 1967. Celan y donnant lecture le 24 juillet rencontre à Freiburg Martin Heidegger. La signature du bon à tirer d'*Atemwende* porte la date du 14, et paraîtra en août. | 1968. En septembre sort *Fadensonnen*, dernier recueil anthume. Celan suit avec attention l'insurrection de mai à Paris avant d'y prêter un regard plus distancié : le recueil *Schneepart*, publié en 1971 seulement, en ponctue le climat <sup>11</sup>. Il séjourne en Israël

<sup>10</sup> Alors qu'il entretient donc avec Büchner une affinité de toujours profonde, Celan, dont le nom même ressemble au nom qu'est Lenz, comme en conséquence à Léonce et Lena, participe à partir de février 1960 au séminaire de Hans Mayer y étant consacré, rue d'Ulm. Membre du Collège de Sociologie créé en 1937 par Georges Bataille, Michel Leiris et Roger Caillois, et qu'aura pu accompagner, avec circonspection toutefois, Walter Benjamin, Hans Mayer y prononce le 18 avril 1939 une conférence montrant par forme d'association qu'un certain romantisme allemand, dont la symbolique politique cultive rituel secret d'initiation, société occulte, et porte à éveil du sentiment national, anticipe sinon fonde la mythologie nazie.

<sup>11</sup> Celan parle seul, tout seul, au méridien, et en survivant, touchant d'essence à la rébellion coulant passivement, sans verser jamais à la participation. La rébellion veut dire la donation. En formant objet toute revendication entretient un malentendu de principe, phénoménologique d'abord, grammatical, supposant qu'une connexion existe entre ce que la Métaphysique aura déterminé comme monde et l'individu : de l'inadéquation principielle entre l'individu adonné sans distance, tout intérieurement à la donation et la représentation du monde ordonnancé métaphysiquement comme extériorité, chaque regard y référant aboutira forcément à l'insatisfaction. Mais le malentendu demeure également herméneutique, étant donné qu'au secret de l'étude seul peut diminuer l'illusion qu'existe le monde comme tel : l'étude sans éprouver le besoin d'aucune reconnaissance ourdit le textile acosmique du Livre, et ce n'est que par son affaiblissement qu'un monde commence proposé en é-vidence, équivalant à la sortie du jardin. Et si cette inadéquation, cette impossibilité de rencontre entre l'individu et le monde entraîne et explique l'insatisfaction, revendiquer postule qu'une totalité comme monde soit, légitimant d'y occuper place, lorsqu'il n'est de monde qu'en l'individu. Woyzeck, ainsi que tout affligé, partage avec le saint de vivre sans accumuler rien, dont le sacrifice reste gratuit, maintenu en apesanteur. Aussi substituer encore, d'extrême droite et d'extrême gauche, identification à représentation, dévoie la limite du politique n'existant justement qu'en dépit d'idéal, et qu'aura définie la dialectique platonicienne en déréalisation de la complétude, dite préoriginale, qu'était la complétude tragique. À quiconque l'évidence d'une participation grammaticale au monde a disparu en réduction épochale, qu'aura corporellement épousé le destin au seuil d'impossibilité de cette advenue, toute revendication trahira la primitive frustration : en une perspective sadienne la république doit donc être d'incandescence permanente, athéisme intégral, sodomie. Mais la rébellion pure sera pourtant charité, laquelle déconstruit la préférence de la proximité qu'obstine autant la souffrance au bout de la

« De la dalle / du pont, d'où / il a rebondi / trépassé dans la vie, volant / de ses propres blessures, — du / Pont Mirabeau. // Où l'Oka ne coule pas. Et quels / amours ! (oui mes amis, du cyrillique aussi / j'ai chevauché par-dessus la Seine, / chevauché par dessus Rhin. » (N 148-9.)

du 30 septembre au 17 octobre 1969. 17 octobre 1813. 17 octobre 1973. Il revoit Ilana Shmueli en Israël. | 20.03.70. Celan donne lecture à Stuttgart au jour du bicentenaire de la naissance de Hölderlin, de nouveau en présence de Heidegger. Il aura tout au long de la décennie souffert d'une campagne de diffamation, entreprise à partir de 1953 et répandue publiquement au printemps de 1960 : « Le Méridien » fait discrètement état de cette calomnie. « C'est la pente des hautes natures, toujours d'un cran au-dessus du réel, de tout expliquer par la mauvaise conscience, / de croire que rien jamais n'est dû au hasard et que tout ce qui arrive de mal arrive par l'effet d'une mauvaise volonté consciente, intelligente et concertée. » « Von der Brücken- / quader, von der / er ins Leben hinüber- / prallte, flügge / von Wunden, — vom / Pont Mirabeau. // Wo die Oka nicht mitfließt. Et quels / amours ! (Kyrillisches, Freunde, auch das / ritt ich über die Seine, / ritts übern Rhein.) » Celan va donc disparaître du 6 Avenue Émile Zola dans la nuit du 19 au 20 avril 1970. Prénom Pessa'h. Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir. Courbevoie. Le premier jour du mois de mai. Le matin du 12 le corps finalement remonté qu'avait emporté la Seine sera enterré à Thiais. *Lichtswang* sort en juillet. *Schneepart* sort donc en 1971, *Zeitgehöft* en 1976. | Méridien de la datation. Et de la douleur sinon de la souffrance, et de la consolation, ce en référence d'une lettre datant du 28 octobre 1959 qu'adresse à Celan la poétesse Nelly Sachs, et contenant cette phrase qu'il retiendra pour arrêter le titre du discours en Allemagne autour de Büchner : « Zwischen Paris und Stockholm läuft der Meridian des Schmerzes und des Trostes ». La correspondance ayant donc débuté, c'est allant de ville en ville, d'exode en refuge sur ce méridien d'onde spectrale qu'aura lieu la rencontre, tel qu'en un paysage en apesanteur après qu'aura cessé le monde, entre Nelly Sachs et Celan à Zurich le 25 mai 1960<sup>12</sup>. Le méridien de la douleur et de la Passion, et qu'est alors ce méridien de la rencontre passe par la ville qu'aura rejointe Büchner peu avant d'y mourir pour enseigner comme *Privatdozent* de

terre. En une perspective juive, et celle, étant proche, du christ sans église, dont la vulnérabilité rejoint le détachement en solitude, exercer la charité en exclut la démonstration. Aussi n'est-il de penser libre, d'écriture et de création qu'au-delà de l'utile, cet au-delà étant comme le dit Bataille la sphère du souverain, soit le luxe de la consommation : une écriture qui n'est pas tout à fait affranchie de déterminisme, et notamment matériel, en reste la réaction.

<sup>12</sup> Nelly Sachs rendra ensuite visite à Celan à Paris, et dès juin 1960. Celan se recueillera en outre avec elle le 15 au cimetière Montmartre sur la tombe du poète allemand francophile vilipendé par le nazisme, Henri Heine. Puis c'est début septembre qu'il fera séjour à Stockholm. Nelly Sachs y mourra le 12 mai 1970 au jour même d'enterrement de Celan.

« Et l'an dernier, en souvenir d'une rencontre manquée en Engadine, j'ai mis sur le papier une petite histoire dans laquelle je faisais aller un homme 'comme Lenz' à travers la montagne. / Dans l'un et l'autre cas, je m'étais écrit depuis un '20 janvier', mon '20 janvier.'. / Je me suis... moi-même rencontré. » (M 81.)

l'Université<sup>13</sup>. Méridien du génocide. « Den 20. Jänner ging Lenz durchs Gebirg. » « Gespräch im Gebirg. » Évoquant le « Dialogue » dans « Le Méridien » composé un an plus tard donc, Celan pourra dire : « Und vor einem Jahr, in Erinnerung an eine versäumte Begegnung im Engadin, brachte ich eine kleine Geschichte zu Papier, in der ich einen Menschen 'wie Lenz' durchs Gebirg gehen ließ. / Ich hatte mich, das eine wie das andere Mal, von einem '20. Jänner', von meinem '20. Jänner', hergeschrieben. / Ich bin... mir selbst begegnet ». Si la conversation faillie d'Engadine avec Adorno, formant la circonstance du « Dialogue », et dont déjà le titre fait allusion au personnage de Lenz au travers du dernier mot qu'il reprend de la phrase liminaire de la nouvelle éponyme de Büchner, atteste pourtant d'une rencontre, cette rencontre n'est qu'intérieure, venue en soi de l'Autre par un présent de contemporanéité paradoxale, c'est-à-dire asynchrone, diachronique, anachronique, et dont précisément la rencontre en présence déconcerte le flux saturé. Aucune rencontre véritable n'a donc lieu finalement qu'en un autre côté de la disparition, soit que le monde comme tel ait été ôté, soit qu'il ait été rayé par **époché** phénoménologique dont le site, acosmique, se soustrait à la synchronie de la présence, au milieu naturel, physique, prétendument partagé du monde faisant au contraire et par entremise, écart originaire de la Différence le fondant, obstacle au contemporain historique. Tout entretien thématique fait écran au secret constituant la rencontre, rapporte la présence à la complétude du visible, réinscrit la violence du trait frontalier en représentation de V à M<sup>14</sup>. | Je. Te. Tu. *Je et Tu*. Celan se trouve en ce rapport bubérien. Et contrairement au pronom de substitution *Il* chacun de *Je* et de *Tu* entendu comme pronom nominal précède toute dénomination sans y référer. Le pronom nominal épouse le présent, lequel veut dire présent *du* pronom par susception passive qu'aucun procès dialectique du négatif n'interloque. Immédiateté absolue du pronom. Inamissible par conséquent, étant adonné sans époque, énigme, alinéa, et par là même immémorial. La donation se tisse d'oubliance : sceau de la conscience epochale pure, écorce d'amande, manteau cérébral dont la vigilance devance comme au tutoiement érotique du **chir hachirim** la sécession

<sup>13</sup> James Joyce au côté duquel repose Elias Canetti, et avant tout cependant, dit-il, par amour pour Büchner, mourra également à Zurich, ayant dû fuir la France envahie, en un dernier exil le 13 janvier 1941. Et c'est encore à Zurich qu'au Cabaret Voltaire va naître, contemporain de la révolution abstraite kandinskienne, décisif au XX<sup>e</sup> siècle le mouvement Dada le 5 février 1916.

<sup>14</sup> Et qu'en pointe occidentale extrême de Twin Peaks, David Lynch aura cherché à estomper. *Annie I know how hopeless things can seem. I know about the dark tunnel you can fall into.*

de la conscience réfléchie le pronom nominal vaut donc pour le prénom. Autrement dit cette conscience pure qu'est la conscience énochale désigne celle d'un apparaître amondain, précédant la Différence à laquelle se reporte la conscience réfléchie, ostensive. La symbolique, abyssale, du pronom reconnu en la régression d'une volonté passive (se) tisse sans distance (à) l'univers. Or si le tissu formé du pronom nominal forme le tissu de l'univers, ce tissu en exclut toute fraction cosmique. « Radiix, matrix. » *Du. Aber. Du.* La rencontre entre *Je* et *Tu* demeure en ce sens soustraite au tutoiement thématique. | « Grosse, glühende Wölbung », du recueil *Atemwende*, se conclut par ce vers ayant poursuivi Jacques Derrida : « Die Welt ist fort, ich muß dich tragen <sup>15</sup> ». Et de penser également au vers de « Schnellfeuer-Perihel », daté du 27 août 1968 et figurant dans *Schneepart* : « (Du, Akosmische, als ich.) » De ce vers suspendu, aphoristique et parenthétique, constituant une phrase pronominale, l'adjectif substantivé **Akosmische** se

<sup>15</sup> Cf. B. « Hei Marie, soll ich die trage ? » / « Ich muß fort. » — « Die Welt ist fort, ich muß dich tragen. » Il semble donc qu'en ce vers Celan amalgame la proposition d'un être arraché à tout monde, toute possibilité d'un monde, rivé au dénuement sans rémission même d'être, soit Woyzeck, faite à Marie de la porter afin qu'elle voie mieux le tour du bonimenteur, à la parole qu'elle va répéter avant de mourir. *Woyzeck assassine la seule personne à le tenir encore attaché à un monde. Marie qu'il va tuer constitue le seul monde pour Woyzeck.* Et d'ajouter : telle un  $\tau$  signifiant donc **porte** la lettre **d** de **d.ich** contenant **ich** le déborde  $y$  ouvrant au commencement. Et signifiant *je* sinon *moi* en allemand  $\text{אִיִּךְ}$  **ich** (A)YCh en hébreu signifie *homme*. De plus la transcription du trigramme  $\text{אִיִּךְ}$  par **i.c.h** contenu par le pronom **d.ich**, tétragramme comme le français **d.ieu**, en étant littéralement proche, enferme la consubstantialité au surnom de l'Éternel. « Lob der Ferne », figurant au recueil *Mohn und Gedächtnis*, contient un vers placé par Emmanuel Levinas en exergue du chapitre nodal d'*Autrement qu'être ou au-delà de l'essence* et justement appelé « La substitution » : « Ich bin du, wenn ich ich bin ». La traduction éclate en multiplicité : je suis toi, quand je suis moi. Mais aussi : je suis tu, quand moi je suis. Et : je suis tu quand je je suis. Et donc encore : je suis tu quand je homme suis. Je. Suis. Te.  $\text{אִשְׁרֵי הָאִישׁ}$ . AChRY HAYCh. Soit : heureux l'homme. Et entête : le premier mot du premier psaume  $\text{אִשְׁרֵי אֲשֶׁרִי}$  AChRY et débutant par  $\text{אִשְׁרֵי}$  contient en effet  $\tau$  et  $\psi$ , soit RACH  $\psi + \text{א} + \tau$  comme pour BeRACHYT et RACH HaChaNaH. Achré Haich. Felix Rauch. Mon Nom. Celan, et sans retranscrire de voix du monde le mot en hébreu le précédant, circonscrit la langue allemande, affectant encore, comme par retour blasphématoire, du désastre le Livre. Celan atomise chaque syllabe d'allemand, écrivant lettre à lettre, soit à la lettre, littéralement comme en hébreu. Et si le  $\lambda\acute{o}\gamma\omicron\varsigma$  grec collecte, recueille, rassemble, en hébreu le commentaire diffracte et dissipe d'avance la tentation autoritaire, notamment par variation vocalique. Et d'ajouter que  $\text{מִיִּלָּה}$  MYLaH, signifiant donc circoncision comme césure et sortie de soi vers l'Autre par laquelle  $\text{אֲבְרָהָם}$  ABRaM va devenir  $\text{אֲבְרָהָם}$  ABRaHaM et  $\text{שָׂרָה}$  SaRaY  $\text{שָׂרָה}$  SaRaH, signifie également le mot. Enfin le mot  $\text{מִיִּלָּה}$  MYLaH comporte le  $\text{ה}$  Hê en plus d'Abra'ham comme le  $\text{י}$  Yod de Sarah auquel dans son nouveau nom le  $\text{ה}$  Hê se substitue de même. La circoncision signe par le mot le nouveau nom, coupe la naissance à soi comme naissance à l'Autre par la lettre, délivre du patronyme.

voit écrit avec une majuscule, comme un nom, et comme s'il déclinait toute opposition à **kosmische** par un **a** privatif : Acosmicité absolue, sans réplique, d'un théâtre destituant le partage de la représentation. Le pronom nominal, étranger à la mise à distance qu'effectue ce partage, précède le nom, et tel le cachet du prénom la dénomination propre à la conscience réfléchie. | « Still, Alles still, als wär die Welt tot. » Avec la disparition de l'extériorité valant pour le monde disparaît la possibilité d'y réfléchir la conscience, abandonnant au silence envahissant, et qu'entend comme Lenz Woyzeck : avec la disparition du monde disparaît la conscience réfléchie au miroir du monde. Husserl affirmera qu'accéder à la pure conscience qu'est la conscience epochale, ayant biffé le monde, était folie. Aussi quiconque abîmé en la solitude transcendantale, n'étant rien de la solitude au monde entendue comme un manque, souffre de la rompre sachant qu'il devra consentir à la feinte, et qu'il n'est donc rien tant qu'il aime que la plénitude de cette solitude au point d'y adhérer tout à fait. Or c'est en et par cette solitude transcendantale, ayant abrogé le monde, qu'a lieu paradoxalement la rencontre, épousant un tutoiement de visitation : telle la grâce du vouvoiement, aristocratique, lequel par effacement de complaisance signifie encore qu'à la complétude en présentation du visible échappe tout à fait le fondement de la personne, la nuit celanienne entre Je et Tu gît en retrait du tutoiement spontané<sup>16</sup>. Et rompant (avec) le lyrisme, équivalence de la poésie avec la divinité la datation brise le mythe, abandonne sinon excède la généralité objective de la chronique pour entrer dans celle, tout autre, à jamais invisible, d'un individu : en ce sens et avec Kierkegaard comme avec Marx et Schopenhauer auparavant Büchner souffle le sujet vivant à la conception hégélienne de l'Histoire dont le mouvement dialectique se résout dans la totalité circulaire du Savoir : il n'est d'histoire qu'immanente à ce sujet y coulant sans écart<sup>17</sup>. *Subjekt Woyzeck*. Büchner fait descendre la poésie,

<sup>16</sup> Et comme au colloque secret du désir tenu au **chir hachirim** adjoint désormais à la cendre le rapport amondain du Je au Tu touche encore au climat désert, dérobé au jour extérieur du cabinet racinien : tel déchiré entre **cour** et **cœur** le personnage de Racine brûle en un palais désert n'est-il d'énallage, passage du vouvoiement au tutoiement qu'en déflagration du monde, valant pour sa disparition.

<sup>17</sup> C'est à travers la Révolution que le personnage büchnerien échappe au romantisme objectivant l'Histoire et la voyant pareille à la Nature telle une puissance anonyme dont le cycle sempiternel emporte chacun, niant l'individu en le dépassant. Le romantisme extériorise la finitude. Büchner faisant de Lenz un partisan du réalisme face à l'idéalisme de Kaufmann, et créant Woyzeck bientôt, sort de cette lecture, romantique et donc finalement hégélienne, qu'orchestre la dialectique de l'*Aufhebung*. Dorénavant le désastre, étant l'inassimilable même, traumatique, fracture la totalité.

synonyme d'élévation, d'anabase, à la littérature devenant gravitationnelle. Écrivain à cet égard absolu <sup>18</sup>, aura-t-il entretenu seulement la prétention d'en être un ? A-t-il fondé sinon rallié un mouvement ? A-t-il rédigé un art de l'écriture, un traité d'esthétique ? A-t-il écrit de la poésie, comme tout auteur débutant, d'autant qu'il évolue en époque romantique ? Indifférent à la fortune littéraire, Büchner travaille en secret, avec pudeur, réserve, absorbé à la tâche. « Le Méridien » déclinera donc une sorte d'art poétique à partir d'un auteur au catalogue demeuré vierge d'aucun couplet, ayant extirpé de toute rhétorique le geste d'écrire. Büchner sépare littérature de prosélytisme, place le ciel en abîme. Ce contemporain de 1830 écrit pour Brecht et Artaud tel un premier auteur de théâtre non aristotélicien, frayant la voie d'un théâtre clinique, sans mimétisme <sup>19</sup>, sans fascination. Et lorsque délaissant auréole poétique au caniveau y étant chue le flâneur baudelairien esthétise en Dandy la fêlure, la description büchnerienne de la démence tient

<sup>18</sup> Intransitivité de la littérature comme écriture même, ainsi qu'aura pu le déceler le dialogue de Foucault et Barthes : la littérature, naissant à la modernité en exemption du mouvement cosmologique de l'Histoire, se confond à la clandestinité. Büchner reste en retrait. Kierkegaard se dédouble en pseudonymie, Stendhal notant encore, en date du 10 avril 1840 par un texte crypté, <Les privilèges> : « Les miracles suivants ne seront aperçus ni soupçonnés de personne ». La littérature, associant donc le secret d'écrire, cet incognito à la souveraineté même, opère à la fois en marge et au sein de la clôture anonyme, objective de l'Histoire, en assumant justement ce que l'Histoire aura abandonné pour se constituer dialectiquement comme telle et le dépasser par ce mouvement dialectique, à savoir l'individu particulier. Aussi la révélation à laquelle permet d'accéder la littérature en soustraction du dehors emprunte un mode qu'explorera bientôt la phénoménologie, en suspendant par **epochê** le préalable. La notion d'auteur n'est en l'espèce valable qu'avec la remise en question du statut l'ayant désigné. Cette remise en question peut se résumer au congé donné par Proust à la théorie beuvienne : la personne empirique de l'auteur n'est pas garante d'une opération la précédant, et qu'est l'écriture, n'étant donc jamais à même d'en assumer publiquement la puissance de ramification. Büchner n'est auteur qu'en cette entente moderne. Essentiellement le mode de révélation qu'emprunte l'écriture se trouve si étranger au mode de révélation du monde qu'un écrivain se tenant à hauteur d'absolu y demeurera pour jamais inconnu : à la rigueur, le seul signataire ayant prétention d'être en permanence le Je en date qu'il écrit, c'est Artaud. C'est de ce mode étranger au monde qu'emprunte l'écriture pour se révéler qu'un écrivain comme Sade paraît si moderne, et Saint-Simon de même que Racine, auquel Sade ressemble d'ailleurs, étant en outre seul au répertoire théâtral, avec Marivaux éventuellement, à déroger à la conception spectaculaire du drame. Un auteur reste associé à la personne empirique, civile, par la confiance qu'il maintient d'un langage adéquat à la représentation.

<sup>19</sup> Marie au premier état manuscrit conservé de <Woyzeck> était Magreth, rappelant Margarete de *Faust*. Un fil narratif pauvre atténué sinon désamorce le procédé d'identification par le spectateur au personnage, qu'implique la catharsis aristotélicienne : or justement le texte dénué de péripétie qu'est <Woyzeck>, voire, demeurât-elle linéaire, d'unité organique d'intrigue, esquisse chaque situation scénique comme un tableau autonome pouvant être permuté autant qu'escamoté.



à celle du scientifique observant en anatomiste organisme et tissu nerveux. Aussi la correspondance qu'il aura entretenue atteste qu'il avait vu qu'il n'était d'origine à l'autorité qu'une violence consumatoire à laquelle seule répond l'allégresse, faite d'inquiétude pourtant, de l'incognito : condition essentielle de la rébellion, sue telle une étreinte, ardente, antérieure à toute fondation. La solitude du révolutionnaire demeure donc totale, étant dépourvue de réquisitoire. | « Den 20. Jänner ging Lenz durchs Gebirg. » Büchner déroge même à la figure du génie foudroyé. Vécût-il, un tel commencement pût-il être augmenté ? | 20 janvier 1778. 20 janvier 1942. Le discours de réception de Celan place en surimpression au 20 janvier de Lenz allant à travers la montagne cet autre 20 janvier qu'est donc le mardi 20 janvier 1942 au cours duquel à Wannsee sera ratifié en une heure le plan Heydrich, à savoir la solution finale de la question juive. Celan date historiquement la littérature en superposant 20 janvier au 20 janvier : « Vielleicht darf man sagen, daß jedem Gedicht sein '20. Jänner' eigenschreiben bleibt ? Vielleicht ist das Neue an den Gedichten, die heute geschrieben werden, gerade dies : daß hier am deutlichsten versucht wird, solchen Daten eingedenk zu bleiben ? » Le manuscrit comporte également : « ... von solchen Daten und Augenblicken schreiben wir uns her, schreibt sich das Gedicht her. / Das läßt sich weder von den Kalendern noch von den Horologien ablesen, die Eckensteher und Paradegäule der Geschichte merken nichts davon, sind keine Zeugen — nicht zugegen — nur die Opfer dessen, was die Eckensteher Geschichte nennen, wissen etwas davon ; und auch, du selbst vielleicht hast Fühlung damit, wenn du das Studenglas kippst ». Si par conséquent avec la date ouvrant la nouvelle de Büchner débute la modernité littéraire *comme datation* sortant de la mythologie à laquelle la poésie se rattache, c'est encore qu'au 20 janvier 1778 de Lenz se superpose le 20 janvier 1942 comme relecture de la tradition antérieure au désastre postérieurement quant au désastre. Maurice Blanchot : « À quelque date qu'il puisse être écrit, tout récit désormais sera d'avant Auschwitz ». La contemporanéité au texte désynchronise et déspatialise alors la représentation ordinaire, rectiligne, physique du mouvement temporel, se révélant tel un présent enchevêtré, palimpseste, tout (en) un tout ensemble donc. Ainsi le bégalement de catastrophe celanien touche au bégalement de Moïse à Horeb comme à Lenz et Woyzeck et au tout dernier Hölderlin<sup>20</sup>. 20

« Peut-être peut-on dire que tout poème garde inscrit en lui son '20 janvier' ? Peut-être ce qui est nouveau dans les poèmes qu'on écrit aujourd'hui est-ce justement ceci : la tentative qui est ici la plus marquante de garder la mémoire de telles dates ? » (M 73.)

« ... depuis de telles dates et instants nous nous écrivons, s'écrit le poème. / Cela ne se laisse pas lire à partir des calendriers, ni des horloges, les badauds et les grands chevaux de l'histoire ne remarquent rien de cela, ne sont pas des témoins — ne sont pas là — seules les victimes de ce que les badauds nomment l'histoire en savent quelque chose ; et peut-être en as-tu toi aussi un sentiment, quand tu retournes le sablier. » (M 107-8.)

<sup>20</sup> Cf. Ex 04 : 10. Le nazisme tout en pratiquant autodafé de Henri Heine se réapproprie par la fondation de la Hölderlin-Gesellschaft en 1943 le nom du solitaire de Tübingen disparu un siècle plus tôt. Or la fondation de la Société-Büchner eût-elle été seulement pensable ? La remise du prix Büchner sera suspendue entre 1933 et 1944. « Den 20. Jänner ging Lenz durchs Gebirg. » —

janvier 1778. 20 janvier 1942. 20 janvier 1944. (C'est encore pour le 20 janvier de 1948 qu'a répondu Heidegger à une lettre de Marcuse. Et si outre le contenu de cette réponse le dialogue devient difficile entre le premier et Celan, c'est au sujet de la datation : la datation rend unique, singulier un événement au point d'exclure de le voir répéter, résistant par conséquent à la teneur essentialiste et ostensive de la parole. Aussi le Dasein heideggérien entendu comme **i.-d.-Welt-sein** se propose en **être avec** au prisme de l'Ekstase, et qu'est précisément le monde, milieu d'intermédiation, lorsque la rencontre qu'est la poésie celanienne va porter la cessation irrévocable, phénoménologique et historique, et du monde et du temps comme temps du monde, approchant davantage de la démarche husserlienne ayant pris le **cogito** cartésien pour mode révolutionnaire à la réduction. Or précisément le Dasein comme **i.-d.-Welt-sein** se construit en opposition au **cogito** exempté de l'Histoire du monde et appelé de la sorte **weltlose Subjekt** ou **weltlosen Ich**. BodenStaKeit / BodenLosKeit. En juxtaposant enracinement provincial à déracinement cosmopolite, absence de sol qu'est absence de monde, authenticité à computation, aptitude au calcul la lecture du **cogito** heideggérienne coulisse parfaitement, coïncide avec ce qu'elle attribue au judaïsme : de surcroît le rejet univoque de la ville, d'inhérence fondamentale au judaïsme comme au platonisme et à tout universalisme, converge avec la lutte contre le **cogito** émancipé y apposant en écran le paysage du Dasein. Motivant pour y accéder la réduction épopéale de laquelle recule originairement la temporalité extatique, en fait la royauté en anhistoire et apesanteur du **cogito** échappe au Dasein et le hante. Weltlose. Zeitlose<sup>21</sup>. | Celan écrivait et pensait sans attendre rien de personne. La solitude de la poésie était sienne, celle de la solitude

« Tübingen, Jänner. » *Januar* étant usuel en allemand, Celan emploie la graphie *Jänner* en référence à Büchner tout en pensant à Hölderlin. Mais visitant le dernier séjour à Tübingen, c'est qu'il songe également au poète ayant sombré dans la nuit, antédaturant pour l'hôte de passage le nom de Scardanelli, et disant : « Pallaksch, Pallaksch ».

<sup>21</sup> « Largo » de *Schneepart* évoquant le couple Amsel, étant Ancel, Celan, Merle, assassiné non loin de la Colchide, pays du colchique, fleur d'aucune saison se disant **Zeitlose** pareillement, débute ainsi : « Gleichsinnige du, heidegängerisch Nahe : // über- / sterbens / groß liegen / wir beieinander, die Zeit- / lose wimmelt / dir unter den atmenden Lidern, [ ] ». Et de lire, donc, à la lettre, protosyllabe, en forçant la graisse : « Gleichsinnige du, **heidegängerisch** Nahe : // über- / sterbens / groß liegen / wir beieinander, die **Zeit- / lose wimmelt** / dir unter den atmenden Lidern, [ ] ». Celan traduira « Les colchiques » d'Apollinaire : « Ils cueillent les colchiques qui sont comme les mères / Filles de leurs filles et sont couleur de tes paupières » / « Die Tochter ist und Mutter, die Herbstzeilose, die / So schimmert wie dein Auglid — die Kinder pflücken sie, [ ] ». « Die Silbe Schmerz », poème déjà mentionné, donne : « [ ] die Zeit- / lose im Aug, die Mutter- / Blume, [ ] ». « Kolchis » sera enfin le dernier mot, détaché, du poème « Und mit dem Buch aus Tarussa ».

« In-Sein ist demnach der formale existenziale Ausdruck des Seins des Da-seins, das die wesenhafte Verfassung des In-der-Welt-seins hat. » (GA 2 [S u Z § 12 : 54].)  
« Solches Aufnehmen von Beziehungen zur Welt ist nur möglich, weil Dasein als In-der-Welt-sein ist, wie es ist. » (Ib. [S u Z § 12 : 57].)

« Die These von der Geschichtlichkeit des Daseins sagt nicht, das weltlose Subjekt sei geschichtlich, sondern das Seiende, das als In-der-Welt-sein existiert. *Geschehen der Geschichte ist Geschehen des In-der-Welt-seins*. Geschichtlichkeit des Daseins ist wesentlich Geschichtlichkeit von Welt, die auf dem Grunde der ekstatischhorizontalen Zeitlichkeit zu deren Zeitigung gehört. » (Ib. [S u Z § 75 : 388].) « Nicht zu viel, sondern zu wenig wird für die Ontologie des Daseins 'vorausgesetzt', wenn man von einem weltlosen Ich 'ausgeht', um ihm dann ein Objekt und eine ontologisch grundlose Beziehung zu diesem zu verschaffen. » (Ib. [S u Z § 63 : 316].)

« Eine der verstecktesten Gestalten des *Riesigen* und vielleicht die älteste ist die zähe Geschicklichkeit des Rechnens und Schiebens und Durcheinandermischens, wodurch die Weltlosigkeit des Judentums gegründet wird. » (Id. GA 95 97.)

juive pendant le nazisme, qu'enseigne de toujours à quiconque lit le rouleau d'Esther. Et quand la rencontre aura lieu en Forêt Noire, chacun en dépit du lien réciproquement abyssal et substantiel à la langue allemande se tiendra en un bord sans conciliation : la compréhension heideggérienne de la poésie en garde de l'Être, qu'un choix restreint accorde, seul crédit étant accordé à celle d'Allemagne, et conventionnelle<sup>22</sup>, refusant hospitalité et rang égal à une autre, obstrue d'avance la possibilité d'une voie à la poésie celanienne, laquelle, par régression à l'in-fini du pronom conséquemment soustrait à la merveille en présentification<sup>23</sup>, crypte et codage, pratique encore le travail d'étymologie cependant qu'en un contrexercice heideggérien, creusant à la lettre et jusqu'en la lettre la source joignant d'autorité le vocable au lieu, délocalisant le toponyme. *Todtnauberg. Mont de la Mort*. La méditation heideggérienne chemine en terre natale, en nommant sans aporie le séjour. Y abandonnant prépondérance sans envisager de la défaire au point d'en rétrograder la phénoménologie à la question de l'Être *comme question de l'Être de la langue*, telle parousie en attachement du monde en sacralise le postulat, lorsque le confisque le commencement phénoménologique véritable, abrogatoire, suivant Husserl venant de Descartes qu'aura lu et annoté Büchner, ayant semblablement lu et annoté Spinoza<sup>24</sup>. Le postulat du monde dénote la

<sup>22</sup> Comment par exemple et pour la langue allemande circuler à travers la grille heideggérienne avec la poésie de Raoul Hausmann, Richard Huelsenbeck, Hugo Ball, Kurt Schwitters ? Mais évidemment considérable reste la place de Heidegger et en outre, sans exhaustivité, pour (i) le Dasein, S.u.Z. dégageant une autre voie qu'anthropologique à la philosophie, ce en dépit de la réaction principielle au **cogito** le constituant, en recul paysager de la réduction vers une géontopolitique du propre et du Même ; (ii) le constat d'émergence, et qu'une reprise par la lecture nuance, affine, de la structure onto-théo-logique de la Métaphysique, et partant la possibilité d'appréhender l'histoire de la philosophie autrement qu'au prisme hégélien, le travail de traduction opéré par Heidegger d'Anaximandre, Héraclite, Parménide étant à ce titre exceptionnel, réinventant le penseur le plus ancien en matinal et archicontemporain, qu'avait voué au passé, et répertorié en tant qu'étape vers le Savoir Absolu la dialectique y progressant ; (iii) la question de l'Être se dégageant d'une expérience de l'écriture, et du signe comme tel, littéral, frappe économe du Livre ; (iv) l'ἀ-λήθεια, a-périté afférente à Ἀλήθεια comme dé-voilement du latent par lequel Heidegger touche décisivement à la phénoménologie.

<sup>23</sup> Et donc l'Histoire entendue uniformément comme histoire du monde, et à laquelle en un mouvement demeuré hégélien le Dasein exclusivement prend part escompte sans la voir une histoire tout autre qu'est celle, amondaine précisément, Acosmique, du Livre, textile d'histoire sainte abimant chaque acte en volonté au sujet, et formant textile d'univers, seul réel : comme le Dasein reste hanté par le **cogito**, c'est du deuil du Livre que vient le souci porté au monde.

<sup>24</sup> En marge : si la notion spinozienne d'immanence demeure conceptuelle en progressant spéculativement, c'est qu'elle rejette l'incarnation supposant la distinction du corps avec la chair justement entendue comme l'Avant du corps. Spinoza fait au contraire persister l'esprit à la disparition du corps y étant pourtant corrélé, lequel peut être dit éternel dès lors qu'il aura été créé librement,

« Le nom de 'Todtnauberg', l'endroit de la Forêt Noire qui donne son titre au poème, doit être décomposé dans ses syllabes. L'analyse peut donner 'Toten-Au', le 'pré des morts', et la 'montagne', 'Berg', être rapprochée du verbe 'bergen' qui se réfère ici plutôt à l'action de mettre à l'abri et de préserver que de cacher seulement. La lecture n'exclut pas non plus que la première syllabe 'Todt-' soit mise en relation avec l'organisation nazie de ce nom dont les parents de Celan ont probablement été les victimes, et que la syllabe '-au-' restitue la présence du camp d'extermination d'Auschwitz. / Les noms sont parlants pour peu qu'on entende ce qu'ils disent, et que, de mots, on en fasse des 'noms'. Le lieu, repris en titre, annonce l'ouverture qui s'accomplit dans le langage. La montagne ('-berg') garde, elle produit et cache, protège et conserve le 'pré aux morts' d'une Descente aux Enfers ('Todtnau', 'Totenau'), le lieu d'un destin incontournable, celui d'une catabase moderne. C'est en ce lieu infernal que l'hôte de la chaumière sera conduit par son visiteur, déchiffreur des marécages. Il a les titres qu'il faut pour l'y conduire ; tout est prêt, jusqu'au passeur, le guide et témoin, chargé de les faire passer ensemble. On sera monté dans l'automobile pour cela. » (MM 157-188.)

« Un soir, le soleil, et pas seulement lui, avait disparu, un soir donc, s'en alla, sortit de sa petite maison et s'en alla le Juif, [ ] comme Lenz, à travers la montagne [ ]. » (G 33.)

corrélation entretenue en confiance avec le langage, ce qu'il désigne en tant qu'un langage du monde y étant proposé d'évidence et naturellement, comme le soleil. 20 janvier. 14 juillet. 17 octobre. La datation défie cette corrélation, et partant le cours dialectique de l'Histoire.) | Celan, avec le « Dialogue dans la montagne », paraît, selon la doctrine cabalistique d'Isaac Luria, opérer le **tiqoun** du traitement « du » « Juif » de <Woyzeck>, à savoir la réparation, ce en le rattachant au personnage de Lenz habitant donc déjà ce texte auquel « Le Méridien », et comme spécifié auparavant, se référera y faisant directement suite. « Eines Abends, die Sonne, und nicht nur sie, war untergegangen, da ging, trat aus seinem Häusel und ging der Jud, [ ] wie Lenz, durchs Gebirg [ ]. » La phrase liminaire du « Dialogue », marquant sans le mentionner explicitement <sup>25</sup>, soit par litote le génocide, contient celle de <Lenz>, c'est-à-dire le 20 janvier, et tout autant le personnage « du » « Juif » de <Woyzeck>, en reprenant encore la dénomination péjorative. Aussi le yiddish parcourt cette phrase débordant toute unité d'énonciation, tel notamment le mot **Häusel** voulant dire *cottage*. *Haüsel* et non *Haus*. Un passage d'une lettre de Celan à Theodor W. Adorno datant du 23 mai 1960 en atteste clairement : « Es ist, schon im Titel, ›Judendeutsch‹. Es ist — assumons donc ce que l'on nous prête ! — etwas durchaus krummnasiges ... [ ] ». Celan reprend donc sciemment et à fin cathartique dénomination et affublement « du » « Juif » pour le « Dialogue » : « *assumons donc ce que l'on nous prête !* » Ainsi « le » « Juif » sans être nommé *comme tel* dans la scène avec Woyzeck aurait dû être reconnu *comme tel* à partir de ce que la caricature aura d'ordinaire attribué au marchand sans scrupule habile au négoce, comme la vente du couteau fait remonter en mémoire la vieille allégation de meurtre rituel. Mais si la situation qu'expose <Woyzeck> avec « le » « Juif » charrie par conséquent un poncif d'infâmie, Büchner en débarrasse la traditionnelle boursoufflure emphatique — davantage : faisant comparaître « le » « Juif » sans être gagné au folklore spectaculaire originialement

dont la potentialité sera devenue effective, augmentant en somme l'éternité. Tout grand texte philosophique renferme énigme, comme celle, cartésienne, du passage de la deuxième à la troisième méditation, sinon la définition hégélienne, tripartite certes, cependant qu'énonce pour chaque stade un paragraphe autonome, de l'Être comme (i) être pur-immédiat identique au pur-néant, (ii) être-là investissant le pur-immédiat par empreinte, épanchement du négatif, (iii) être-pour-soi comme être-à-soi-relevé ayant résorbé l'imprégnation du négatif. Le seul philosophe dont le texte soit dépourvu d'énigme, étant le philosophe de la rationalité absolue comprise comme immanence absolue, c'est Spinoza.

<sup>25</sup> Et c'est aussi de la disparition du soleil qu'invoque Zarathoustra au sortir de sa retraite qu'il faut se souvenir là, dès lors qu'en Engadine précisément, au rocher de Surlej d'Altplana, Nietzsche aura révélation de l'Éternel Retour.

« L'emploi du judéo-allemand n'a rien ici d'innocent : il renvoie, à chaque instant, à la blessure que, depuis l'extermination des Juifs, la langue allemande et peut-être, dans une certaine mesure, le langage en général portent au fond d'eux-mêmes. En ce sens, l'ensemble du texte peut être lu comme une réponse à la fameuse formule d'Adorno, selon laquelle 'écrire des poèmes après Auschwitz est barbare'. Pour Celan, au contraire, le langage frappé au plus intime de ses pouvoirs peut renaître, mais à condition d'assumer jusqu'au bout sa propre culpabilité : catharsis que le texte impose ici, pour ainsi dire de force, à une langue qui se refuse à elle (d'où, par exemple, le recours insistant au mot Jude et surtout à sa forme injurieuse Jud). » (V 36.)

antijudaïque, Büchner en amorce la sortie. *Büchner amorce la sortie du folklore antijudaïque au théâtre en sortant de la structure narrative habituelle à la représentation, préfigurant un théâtre de la répétition* : la narration, téléologique, dont la causalité rejette la contingence, laquelle effectivement suppose, d'exposition à résolution, un fondement et principiel et providentiel, comme en centre et fin de l'Histoire la rédemption christique du péché d'Adam, porte atteinte au messianique excentrique juif. En outre le **tiqoun** celanien à Büchner consistera, par ce long ruban de phrase d'ouverture du « Dialogue », à nommer avec Lenz « le » « Juif » sans y associer <Woyzeck> : la retenue silencieuse accompagne le **tiqoun**, pouvant justement tout réparer sauf la proscription de **lachon hara**. Irréparable reste en effet le mal de la langue, et autant qu'une délation la médisance, toute divulgation au travers du bavardage. Aussi pour qu'elle soit effective nul donc ne doit remarquer qu'une réparation aura eu lieu. Invisible réparation. Tel le don. Et quand le tapis de la Torah en revêt et enveloppe le résident la sortie d'édén en exil mondain débute par malentendu et mésusage de la langue <sup>26</sup>, sans péché originel, sans péché de chair : la responsabilité revient donc en chaque parole, chaque action, chaque penser à la lettre, sans rien remettre de part messianique à la providence. | Si toute geste narrative en représentation, devenant cosmologie, comme le théâtre romantique reprenant le Grand Théâtre baroque du Monde abrite un fond de judéophobie, Büchner en expose en revanche le fait sans être appliqué à le perpétuer vraiment, paraissant sauf du préjugé uniformément hostile au point qu'un esprit raffiné et versé en l'Écriture en sera contaminé souvent, endoctriné, et spécialement, Schelling excepté, en époque d'idéalisme allemand <sup>27</sup>. Aussi le

<sup>26</sup> La sortie d'édén reste toutefois illusoire, soit illusoire l'effectivité de l'exil dans le monde — autrement dit reste-t-il impossible phénoménologiquement de quitter le paradis — ; de réel n'est-il qu'édénique.

<sup>27</sup> Le projet véritable de Marcion, dont la prégnance souterraine demeurerait vive à Fichte et Hegel comme à tout l'Occident, était de déjudéiser le christianisme. C'est à travers une survivance marcioniste qu'aura notamment pu être soutenue la théorie d'une rédaction tardive, et directement grecque par conséquent du texte évangélique. Le racialisme de Houston Stewart Chamberlain alimenté également par Gobineau y trouvera justification, lequel vouant un culte frénétique à Wagner exaltera bientôt le délire de Rosenberg et Hitler. Car la tentative de déjudéiser le christianisme consiste encore à le paganiser en faisant par exemple du christ le descendant de Wotan, divinité qu'idolâtrera la société pangermaniste, raciste et antisémite Thulé, réinterprétant le Graal qu'obsédait le fantasme du sang aryen, ayant été active, en outre, au moment du régime républicain de Weimar qu'ébranlait concomitamment la propagande de la *Dolchstoßlegende*. De cette fragilité politique profitera évidemment le NSDAP dont le projet était déjà clair dès sa fondation en 1920 en succession du DAP, parti éphémère d'ailleurs originellement greffé au groupuscule de Thulé.

« Le jour : d'une ascension, la / cathédrale était sur l'autre bord, avec de l'or / elle vint à nous marchant sur l'eau. » (N 16-7.)

traitement du personnage « du » « Juif » de <Woyzeck> ressemble peu au traitement qu'en propose un drame qu'aura traduit Büchner, par besoin alimentaire, avec *Lucrèce Borgia*, et qu'est *Marie Tudor*<sup>28</sup>. Autant le drame hugolien, cherchant à perpétuer un ordre épique révolu, paraît circonscrit au passé comme le christocentrisme primaire sinon sanglant du théâtre claudélien, croyance y faisant croisade et vouant le peuple juif au destin éternel d'assesseur aveugle, perfide, déicide et témoin de la Révélation, autant le théâtre de Büchner, sortant de la fable explicative, ouvrant à la répétition, reste à venir. | Celan écrira en souvenir de la promenade à Zurich avec Nelly Sachs : « Am Tag einer Himmelfahrt, das / Münster stand drüben, es kam / mit einigem Gold übers Wasser ». Le jour d'Ascension portant or tel le christ en gloire marchant sur la mer rappelle, évoqué, tout or du Rhin élevé à la cime chromatique. Et comme la cathédrale triomphante aura humilié la synagogue, unifiant calendrier la stabilisation progressive de l'Église se confond avec celle du tourment porté au peuple juif jusqu'au concile de Vatican II qu'aura préparé le travail d'Henri de Lubac, Jean Daniélou, Hans Urs von Balthasar ayant renouvelé la lecture de la littérature christologique, de la patristique et de la théologie scolastique, par lequel le catholicisme se sépare d'un antijudaïsme presque bimillénaire : avec la promulgation le 28 octobre 1965 de la bulle papale **Nostra Ætate** cesse d'être tenu pour perfide, déicide et témoin le peuple juif de même que le supersessionisme se voit abandonné, à savoir la théologie de la substitution, Rome entamant encore repentance, **techouva**<sup>29</sup>. | « Die Worte sind nicht von dieser Welt [ ]. » Büchner écrit en prose. Or la

<sup>28</sup> Et si remontant au mystère médiéval, pour en rester au théâtre le fond d'antijudaïsme véhiculé par le drame hugolien sourd d'un fond différent à Voltaire, tout écrit du genre, fût-il de fiction donc, et romanesque aussi bien, parcourant encore la philosophie et la théologie se renforce de la méconnaissance du judaïsme jusqu'à complet évincement et accaparement du Livre qu'est le TaNaKh commenté sans lassitude à travers le Talmud, la littérature midrachique et la littérature cabalistique. Cette méconnaissance se double fréquemment d'une commune acception de la foi, absente du judaïsme, en étant absente encore la représentation de Dieu : se constituant par la pratique de l'étude et le lien à l'étude, en effet le judaïsme éloigne la foi par certification. A-théisme du judaïsme, et valant par la brisure de toute dogmatique fondant empire : de la liberté quant à toute croyance, toute forme d'obscurantisme, tel l'antisionisme n'étant qu'un autre nom pour l'antisémitisme, nourrira donc le ressentiment, concentrera la réaction allergique. Le libre désintéressement auquel seule l'étude permet d'accéder suscite d'autant le rejet qu'il engage la responsabilité comprenant celle pour l'in-fini.

<sup>29</sup> Le difficile rapport du christianisme au judaïsme traverse la phrase qu'aura dite Robert L. à Beauchamp et D. au sortir de la nuit concentrationnaire, « cette phrase très obscure », écrira Duras la retranscrivant dans *la Douleur*, à savoir énigmatique, ambiguë, et terrible tout autant, Robert L. étant sauvé mourant au camp grâce à l'assistance du R. P. Riquier cependant qu'à la charité chrétienne

« [ ] une langue pas pour toi et pas pour moi — car, je le demande, pour qui donc est-elle conçue, la terre, ce n'est pas pour toi qu'elle est conçue, je dis, et pas pour moi —, une langue, eh oui, sans Je et sans Tu, rien que Il, rien que Ce [ ]. » (G 36.)

prose büchnerienne épouse un commencement étranger à tout abandon préalable, et désolé, de la versification<sup>30</sup>. Celan écrit-il de même encore en poésie, ayant fait éclater la syllabe pour écrire à la lettre cri, bégaiement, et circoncision par entaille du tiret ? La prose démystifie la parole enthousiaste célébrant le solstice, acclamant la terre : « [ ] eine Sprache, nicht für dich und nicht für mich — denn, frag ich, für wenn ist denn gedacht, die Erde, nicht für dich, sag ich, ist sie gedacht, und nicht für mich — eine Sprache, je nun, ohne Ich und ohne Du, lauter Er, lauter Es [ ] ». Aussi tout prosateur majeur de langue française évite le préjugé antijudaïque, qu'un canal métempsychique, palimpsestique relie à Rachi, ayant convié à seule fin de clarification du littéral, sinon transsubstantié au commentaire hébreu du TaNaKh et du Talmud et par transcription le sarphatique, qu'est donc à Troyes la langue d'oïl, ce bien avant la laisse épique de la chanson de geste exaltant le sang versé à Roncevaux<sup>31</sup>. La prose, telle la traduction, fend le cérémonial de la sécheresse oraculaire, et la violence ontologique qu'exerce la Présence consacrant le

se trame une longue complicité avec la persécution : « Il a parlé de la charité. Il avait entendu quelques périodes du Révérend père Riquet, et il a commencé à dire cette phrase très obscure : 'Quand on me parlera de charité chrétienne, je dirai Dachau' ».

<sup>30</sup> La datation tend à archiver un événement le tenant par son unicité séparé de sa désignation : ce qu'un récit rapporte encore une fois en lieu et date, il le rapporte seulement en se dotant d'un langage défait de référence au monde. Si Victor Hugo ouvre son drame principal de la sorte, c'est-à-dire *Cromwell* : « Demain, vingt-cinq juin mil six cent cinquante-sept », c'est par un alexandrin pleinement adéquat à sa destination cosmologique.

<sup>31</sup> Aussi n'est-il d'écriture littéraire qu'empreinte au judaïsme, soit de connaissance de la littérature qu'en un lien juif à la lettre. En hébreu אֲנֹכִי ANKY qu'est l'Éternel parlant à Moïse (Ex 20 : 02) cache en tant qu'acronyme le notaricon témoignant de la révélation par acte d'écriture au Je en âme et esprit. Anokhy. Nafchy. Ktivat. Yahvit. Proust y touche en la fin d'un commencement : « Moi, c'était autre chose que j'avais à écrire ». L.-F. Céline, dont la verbosité aura pu se joindre au torrent antisémite, voit précisément ce lien du judaïsme au roman de Proust, comme en atteste la lettre à Lucien Combelle du 12 février 1943 : « Proust a accompli sa tâche, talmudique », ou bien encore : « Le Talmud est à peu près bâti, conçu comme les romans de Proust [ ] ». Ayant conditionné la littérature d'époque le ressentiment antisémite prend source en un fantasme de ressemblance. Telle autre caricature de théologie se déversera également en un déchet judéophile et homophobe sur le nom de Proust : serait-ce d'avoir élevé, écrivant, tout en subsumant le catholicisme la permutation sexuelle à la méditation adamique du Sefer ha-Zohar ? Mais qu'est-ce que connaître le judaïsme ? Saint-Simon par exemple semble n'avoir pas eu accès, du moins pas directement, au Talmud ni au Zohar comme Proust y aura eu accès. Or le rang talmudique passe pourtant dans l'écriture de Saint-Simon, l'herméneutique y circulant à la description exhaustive de l'étiquette comme du tissage de chaque acte comptable devant le Saint-Esprit, pouvant soit renouer soit défaire l'absolutisme monarchique comme le monde d'en bas peut soit renouer, réparer, racheter, rédimmer à la lettre soit défaire la circulation, la spire avec le monde d'en haut.

« [ ] devons-nous, pour parler bien concrètement, devons-nous avant tout — disons — penser Mallarmé jusque dans ses dernières conséquences ? » (M 68.)

poétique en originaire : essentiellement herméneutique, prose veut dire glose et gnose. Et par économie du sauvetage liant traduction à réparation se tient un rapport possible à Mallarmé, lequel en effet d'avoir épuisé la langue la réinvente au contact d'une autre, notamment celle, anglaise, de Poe. | « [ ] sollen wir, um es ganz konkret auszudrücken, vor allem — sagen wir — Mallarmé konsequent zu ende denken ? » En fondant la dramaturgie postmoderne *comme dramaturgie du Livre*, Mallarmé rend au Livre le théâtre, fait de mise en page liturgie. *Or penser d'extrême conséquence et limite* la s-cénographie mallarméenne du Livre *engage d'en toucher la trame originalement hébraïque*, spectrale toutefois qu'aura démunie en outre la traduction, celle de la Septante, celle de la Vulgate, si supérieur qu'en fût le geste, et le décalque grec de la seconde alliance. *Baudelaire* seulement rend possible la tâche du Livre mallarméenne, par lequel la poésie, narrative du chant homérique au vers hugolien, se densifie. *Car qu'est-ce qu'être sinon bibliothécaire et témoin de la Rédemption ?* Posté au seuil de la postmodernité, renouant par raréfaction du récit avec le Livre comme volume unique, réitéré, réfracté, *Baudelaire en rend surtout possible la tâche mallarméenne d'être parvenu à saisir la charge antijudaïque du catholicisme sans entretenir la prétention d'en rejeter la responsabilité*, ce jusqu'à formuler ce qu'il appelle la **théorie de la vraie civilisation** consistant **dans la diminution** graduelle, patiente de chaque trace **du péché originel**. *Telle peut être entendue la postmodernité, comme la réception rendue possible du Livre en devenir d'écriture par désédimentation de la doctrine catholique du péché originel édifié en principe*. Autrement dit si la téléologie du récit du péché originel assoit la répétition an-archique de **rechit** en **archè** et **principio**, en diminuer, alluviale en coutume antithétique au judaïsme du Livre, et langue progressivement toute trace, consomme la tâche de la postmodernité<sup>32</sup>. | La traduction en calque de l'en-tête qu'est **berechit** en déréalise la répétition. La restriction de **berechit** au récit aligné en occulte le commencement an-archique à tout commencement : la répétition qu'est **berechit** ceint un présent libre, cependant saturé de

<sup>32</sup> La désédimentation baudelairienne touchant au messianique opérant en réparation, accomplissement par brisure, effraction, approche de la réduction énochale de Descartes, de Husserl, et annonce, passant par Kafka et Benjamin ce que Derrida appelle donc, et aussi en lecteur de Levinas, messianicité sans messianisme. La venue (du) messianique par le retrait, écartant la violence ontologique, engage d'immanence à la transparence envers une justice sans juge, sans ange, sans jury entremettant, telle celle, tragique, du personnage racinien d'Hippolyte et qu'anticipe, présuppose comme un an-archi-préambule la Déclaration de 1948 faisant suite à celle de 1789.



réminiscence, lequel, vernis du messianique, peut rédimmer le passé, quand le dépôt du péché originel en force la rédemption définitive. Le christ accomplissant l'Histoire en désigne le centre. Le rabbin 'Ieshoua devient χριστός en église fixant la parole d'amour. La tradition spéculative dialectise le messianique, ce de la mission paulinienne à Hegel arasant par **Aufhebung** consubstantialité et ressemblance, sinon résolvant par **demonstratio** avec saint Thomas d'Aquin le partage hérité de la réception d'Aristote entre philosophie et théologie — et d'Aristote à Heidegger et J.-L. Marion mieux : théiologie. Γένεσις force le premier titre. Septante. Aristote. Métaphysique alexandrine de la taxinomie. *Métaphysique du livre et du titre porté au livre*. Mallarmé délaissant le titre en surplomb engage encore, à même la page lue en espace, d'associer au graphe la composition du blanc jusqu'à presque en évanouir silencieusement le contraste en hospitalité d'une autre forme, celle du Livre : révolution graphique, physique, plastique, rythmique, laquelle, éclatant en acte la syllabe, préfigure la poétologie celanienne combattant le langage articulé, adéquat au monde. *Mallarmé reporte à la crise originaire au déploiement de la grammaire de la participation* : assumer cette crise en conséquence requiert d'exténuer la scission occidentale de la lettre avec le sens, et abandonnant la narration penser un théâtre virginal, anté-génésique, pareil au suicide d'Hérodiade<sup>33</sup>. | En ouvrant à la répétition antérieure à toute représentation, Büchner déroge au canon d'identification aristotélécien, tel le théâtre de distanciation brechtien qu'aurait approuvé Platon sans doute, et le théâtre d'Artaud, autre qu'aristotélécien étant aristotélécien à outrance par la transformation corporelle et la guérison à laquelle la cruauté veut aboutir. Büchner passe le seuil de la modernité par une prose sans lyrisme, empreinte de datation, écrivant en légiste avec le tranchant du scalpel. C'est pratiquant ellipse et montage, disséquant par autopsie le paradigme organiciste annoncer la fin de la prééminence du texte. Büchner ménage la sortie du théâtre littéraire, du théâtre d'auteur autonome du plateau, disposant personnage, situation, progression narrative. Ainsi le nouveau théâtre pense en espace et le crée, qu'aura conjecturé le rapport scénique ancien<sup>34</sup>. Aussi la datation ruine le présupposé liant le langage à ce qu'il désigne, le déphase : schize de Danton, celle de Lenz, celle de Woyzeck. Celan devient chacun, et

<sup>33</sup> En 1968 à l'Université Hébraïque de Jérusalem, Péter Szondi donnera une leçon sur l'Hérodiade de Mallarmé, en français. Et c'est à la demande de Celan qu'il rédigera semblablement en français le commentaire de « Strette / Engführung ».

<sup>34</sup> Le théâtre spectaculaire, ayant architecturalement procédé de la séparation palladienne d'avec la salle formant le miroir de la représentation, présuppose la primitive apéritivité d'un monde, qu'invalidé pour le redire avec Celan la réduction Acosmique.

désituant la prose büchnerienne la rend dorénavant postérieure au désastre (et la datation celanienne, laquelle passant donc par Büchner rend autrement originaire la phrase liminaire de <Lenz>, passe par chaque date d'Artaud relue par Derrida lors d'une conférence au MoMA le 16 octobre 1996). Rilke le dernier ayant représenté la tradition lyrique remontant à l'Antiquité reste plus proche d'Ovide que d'Artaud. Celan résilie sans doute en allemand cette poésie. Mais s'il parlait après et depuis la fin du monde, depuis l'anéantissement et de l'autre côté de l'anéantissement, Celan parlait aussi à partir et depuis une faveur terrible, sans justification, et tel qu'en civilisé édénique du PaRDêS, du jardin en hapax du **chir hachirim**<sup>35</sup>, devenu autrement étrange, abyssal à déchiffrer à quiconque y entre avec la conscience du survivant<sup>36</sup>. Cet éden sans quittance était le paradis du Livre et d'étude de la rue d'Ulm<sup>37</sup>. La certitude d'être sauvé tient au présent, ce paradis adonné en chacun, passivement et sans défaite, et qu'il rédimait

<sup>35</sup> Ct 04 : 13. Le tétragramme פְּרָדֶס PaRDêS forme un notaricon abritant le quadruple niveau de lecture de la Torah, n'étant de verger, de paradis qu'il signifie qu'en son étude, et d'érotique qu'en elle. En la tradition zoharique, lire la Torah doit conduire à la chambre de la fille du roi, qu'approfondir et connaître jusqu'intimement pénétrer nécessite de dévêtir progressivement. Et de citer le verset 14 du psaume 45 traduit par Olivier Cadiot et Marc Sevin : « Splendeur intérieure / La princesse / sa robe tissée d'or ». Aussi n'est-il d'hermétisme celanien qu'érotique, qui révélant ce qu'il voile et voilant ce qu'il révèle convie alors à l'herméneutique. Et d'ajouter qu'en hébreu la beauté sororale du שִׁיר הַשִּׁירִים ChYR HaChYRYM, כְּלָה KaLaH (05 : 01), qu'émeut le fiancé, se forme du כ lié à כְּתִיב KeTYB — graphie, écriture —, et du ל lié à l'étude, כ précédant ל alphabétiquement : écrire, soit étudier, sera goûter à כְּלָה KaLaH en plénitude du Tout se disant כָּל KoL de même qu'elle (et le verset du psaume précédemment cité débute par le mot כָּל KoL). Identité littérale également avec לָהּ LeKa présent au לָהּ-לָהּ LeKh LeKa abrahamique (et même toujours ici plutôt en Gn 12 : 01 *abramique*, ABRaM devenant ABRaHaM en Gn 17 : 05 et quand bien n'est-il selon le Zohar ni avant ni après dans la Torah), signifiant à la fois **quitte ta patrie et va vers toi en te quittant** sinon **va-t'en pour toi de ta terre**, ce départ (de) vers soi-même étant départ au tout autre du lieu natal (et donc le commandement de l'Éternel revient à déroger à tout commandement patriarcal). Et לָהּ LeKa ouvre évidemment לָהּ דוּדֵי LeKaH DoVDiY, chabbat de réjouissance amoureuse et hospitalité recueillie à la seule étude, לָהּ LeKHa étant encore anagramme de כְּלָה KaLaH.

<sup>36</sup> À quiconque étudie le monde a toujours tout à fait disparu : répondant seule de l'afflux par surcroît de la donation, la solitude énochale procure un bonheur parfait qu'accomplit l'étude libre d'attache. Liberté serait alors la possibilité offerte de répondre de la donation, d'être à la donation à ce point disponible qu'elle coule sans obstacle. La passion qu'est la donation épuise la société, (à) de laquelle permet de répondre la solitude énochale.

<sup>37</sup> Celan aura parlé en soustraction d'une société vouant à y tenir un rôle en la parole d'enseignement, d'économie autre que celle de simulacre auquel voue l'extériorité, laquelle, barrant le monde, participe encore du messianique, tel qu'au PaRDêS le juste sans drame soutient la création.

par traduction, exercice a-théologique. Lorsque le monde y reste sourd, lequel en forme le voile, d'en répondre une vie d'esprit prend forme d'éternité, de bonheur. Méridien comprend le sens d'intermédiaire, de la séparation originaire au dialogue rompant le colloque sans entretien, sans exercice de Je à Tu se compénétrant silencieusement. Celan savait qu'il consentait à la feinte en public. Le juste sans drame sait qu'extériorité signifie falsification. *De communication n'est-il qu'érotique dont la conversation forme le dévoiement originel.* À quiconque abîmé d'immanence, absorbé sans relâche au **tiqoun** de la **chekhina** sera difficile, sinon dangereuse toute parution, toute concession faite au simulacre. Parler au soir de ce discours de réception corroborait l'illusion selon laquelle le monde porte et assure la transcendance. Celan seulement vivait arraché à tout monde, sans avoir rien à dire pouvant être en phase avec ce qu'un monde tenu pour évident doit concéder au transcendantal, en opérant la déflagration, soit le sauvetage en secret. Aussi le filtre d'existence empirique d'un écrivain suffit, par le fait qu'il paraisse en présence, à faire écran à ce qu'il écrit, diaphane étant la coupure entre la royauté de l'écriture et le dévoiement mondain : l'écrivain sortant dans le monde cesse d'être écrivain, devenant comme le dit Proust un homme du monde. Le fait qu'il vive suffit. Et c'est de l'impossibilité qu'une rencontre ait lieu entre le milieu d'extériorité apparenté au monde et l'opération intérieure de l'écriture qu'un écrivain essentiel n'advient à la réception s'il y advient comme Büchner qu'en disparaissant physiquement. La disparition seule peut laisser place au travail mené en silence, lorsque la production d'un écrivain dont le nom, apparu ailleurs qu'en littérature, et pour lequel le monde ayant été substitué à la phénoménalité aura entretenu la confusion, disparaît, en mourant, avec le monde qu'il répercutait, pensant écrire. La pellicule d'existence empirique d'un écrivain suffit à le réduire à cet être empirique même, en représentation civile. Celan aura souffert de tout rapport enveloppé de rituel le portant ensuite à se reconstituer et se reconstituant reconstituer la responsabilité pour tout. Car la dignité édénique qu'aura défaite chaque parole émise spontanément se renouvelle en acte d'écriture, restaurant la circulation, la spire en brisure de l'in-fini. La puissante onde qu'émet un être d'humanité, de hauteur et de noblesse, de raffinement la dévoue en solitude à la réparation sans répliquer à la médiocrité, sachant qu'en sortie d'éden le fond du reproche restera le même, à savoir qu'il vit et exerce par la place qu'il occupe la plus ancienne violence ontologique. Non

seulement la sagesse serait atteinte, étant humble et pudique<sup>38</sup>, s'il venait à se défendre, comme Joseph K. arrêté en flagrant délit d'existence<sup>39</sup>, et le monde exploserait. Tel sera toujours le tribut de la grâce. Rançon veut dire rachat. Celan écrivait sans qu'intervienne de rédemption à la vulgarité, comme à tout dommage causé par négligence, tentative d'accaparement. Et revenant à la persécution subie ayant provoqué cette fin anonyme et solitaire au soir de Pessa'h<sup>40</sup>, tout plaidoyer était d'autant éconduit qu'il aurait dû passer à travers la mémoire du meurtre et de la dévastation. Le monde existe en complicité du mal, dénouaison d'éden par médiation du dialogue. Le soutenant en silence, en constituant le fondement le juste sera toujours en trop et de trop<sup>41</sup>, dont la veille écarte toute distraction, toute concession opportuniste et pusillanime. La perfection, aboutissement d'une liberté souveraine, reste bien sans écho étant sans entrave. Enfoncé en l'épaisseur d'une obstination pensive qu'il ravivait à chaque moment, Celan la faisait correspondre à tout un palimpseste culturel, tout en un tout ensemble une communauté d'esprit. Être contraint à la parole publique, c'était par conséquent sortir de cette vie comme sortir d'immanence, abandonner la galaxie à la fragmentation. Mais sortir d'immanence provoque la rencontre qu'un jeu pronominal endosse : et si la rupture d'immanence provient de la responsabilité pour l'Autre et

<sup>38</sup> Pr 10 : 14 : תְּכִינִי-דַעַת : הַחֲכִימִים יִצְפְּנוּ-דַעַת [hakhhamim yitsfenou da'ath] (trad. Z Kahn : « Les sages ont la pudeur de leur science ») — et 11 : 02 : תְּכִינִי-צְנוּעִים הַחֲכִימָה : [ve'et tseñoim hokhma] (« [ ] la sagesse est avec les humbles »).

<sup>39</sup> En la jalousie gît le premier antisémitisme, laquelle avivant jusqu'à l'exacerber le complexe mimétique glisse d'admiration en aversion : lorsque se voit trahir la discrétion la caractérisant qu'assaille la détresse universelle, humaine et animale une vie heureuse, belle et libre, exempte d'événement particulier, de souvenir au passé fixe, de crainte comme d'espérance, une vie d'exil en somme, sans lien, créatrice, cristallise la frustration, faisant converger la haine originare au rêve totalitaire, toute velléité, toute attitude puérile fusionnant pendant un moment d'épanchement collectif. Lecteur de Kafka à propos duquel il semblerait qu'il ait ébauché un mémoire de fin d'étude dont toute trace aurait disparu, Celan sait qu'exister veut dire persévérer naturellement, aboutissant par conséquent, pour un être libre d'attache comme Joseph K., à une culpabilité devant la Loi. C'est en outre ainsi qu'en tout acte public se dissimule une signature marrane d'avant la lettre, effacement comme approbation souveraine, clandestine, d'identité en filigrane, un 14 juillet en contrebaptême. Mais peut-on dire qu'une vie soustraite à toute obligation soit coupable, qu'aura conduite celle d'écrire et étudier ? Dira-t-on le contraire bien plutôt, à savoir qu'existant antérieurement quant à tout commencement devienne coupable quiconque se résout par exonération à rompre la solitude créatrice qu'implique la lettre, ce commencement comme commandement d'avant tout commencement, et donne à la société illusion d'être en portant regard au dehors du Livre ?

<sup>40</sup> Né selon le calendrier hébraïque le 12 kislev 5681, Paul Pessa'h Antschel meurt le 13 nissan 5730.

<sup>41</sup> Pr 10 : 25 : יְצַדִּיק יְסוּד עוֹלָם : [ve'tsadik yesod olam]. Trad. Z Kahn : « [ ] le juste est fondé pour l'éternité ». La traduction d'André Chouraqui donne : « Le juste est le fondement du monde ».

ouvre à la transcendance, cette transcendance coule sans écart, étant amondaine, Acosmique. La transcendance comme responsabilité se tisse d'immanence. De l'Estre à l'Autre, donc. Du sacré au saint. La maison d'étude, équivalant à la royauté du PaRDêS par approfondissement sans attache de la réduction renouant avec la conscience pure, cette transcendance énochale, peut seule racheter la création, donner refuge à la **chekhina** en exil<sup>42</sup>. Assuétude. La société qu'épuise la passion d'étudier peut se donner fiction d'être, bénéficiant du sacrifice secret du juste. Le **tsadik** sera exactement en ce sens le **talmid**, lequel étudiant la Torah soutient le monde. Celan, comme Kafka, comme Benjamin, étant chacun le même, prosateur apatride cité dans le discours du 22 octobre 1960 en superposition de Malebranche tel qu'en ordre de la prose, devait se refuser à penser qu'il était un **tsadik nistar**, un juste caché, témoignant sans témoin, sans accumuler rien, et abritait le frémissement messianique. Mais comme en synagogue au moment de la lecture d'Isaïe, sans désir d'évangélisation le **talmid hakham** porteur d'une parole révolutionnaire, donc fragile et solitaire annonce qu'il tressaille en chacun sans advenir au dehors, et descend à mesure du retrait (au) du Livre, tout acte se dissolvant en la diachronie du présent, ce messianique, contraction et ouverture du rouleau. | À la répétition correspond ce présent comme justice, désintéressant le mouvement d'intentionalisation dialectique. Telle la pureté cistercienne sculptant ombre et lumière architecturalement, préservant le recueillement de tout objet y faisant obstacle le travail d'Anne Teresa de Keersmaeker exprime cette autre forme, traduisant en rythme et volume, boucle, bobine le

« Qui soutient le monde et permet aux patriarches de se révéler ? La voix des enfants qui étudient la Torah ; c'est grâce à eux que le monde est sauvé. » (Z I 31. Charles Mopsik renvoie également ce passage du Zohar au Talmud, Chab. 119b.) « Ceci a été établi : quand l'homme s'adonne à la Torah durant la nuit, un fil de bonté se déroule sur lui durant le jour, ainsi qu'il est écrit : 'Le jour YHWH mande sa bonté, la nuit un cantique est avec moi' (Ps 42 : 09). » (Ibid. III 282.) « [ ] celui qui s'adonne à la Torah sans cesse, répare tous les canaux et rapproche la Paix de la Royauté, et, si l'on peut dire, c'est comme si lui-même faisait le Nom (hachem), béni soit-il [ ]. » (DB 50.) Le verset de référence concernant l'étude permanente de la Torah se trouve en Js 01 : 08. En voici la traduction d'André Chouraqui : « Cet acte de la tora ne se retirera pas de ta bouche ; murmure-le jour et nuit, pour garder et faire tout ce qui est écrit ».

<sup>42</sup> Le Zohar énonce qu'avant la destruction du Second Temple ayant éloigné la **chekhina**, monde d'en bas communiquait directement avec monde d'en haut autrement dit monde à venir, lequel, écrit Moïse de Léon dans *le Sicle du sanctuaire* traduit par Charles Mopsik, « vient constamment et émet la splendeur sans discontinuer, et la Source jaillit sans cesse selon le secret de la splendeur intérieure — elle vient en permanence et ne s'interrompt pas ». *Zunehmen. Abnehmen*. Tel pourrait être aussi le **tiqoun** wittgensteinien. La réduction énochale du monde en dévoile la limite précisément amondaine, et qu'est le Je, soit le sujet comme sujet du livre. Le **tiqoun** wittgensteinien agirait à la limite du monde, étant grammaticalement exclue toute action à même le monde tel qu'il aura été circonscrit par le langage apophantique *comme langage du monde* : tout autre monde fait d'un autre langage se dérobe donc au penser qu'arrête le langage de ce monde. Wittgenstein conjugue en ce sens nominalisme rigoureux et réalisme subtil. Autrement dit la nécessité de réparer en tout acte devenu liturgique, et même théurgiquement le monde n'apparaît qu'à quiconque en aura ôté le manteau de participation : c'est de l'impossibilité grammaticale d'agir dans le monde, soit d'y advenir qu'un **tiqoun** apparaît à la limite du monde. De ce qu'il n'existe aucune connexion entre le Je et ledit monde la réparation consistera d'ailleurs davantage en la dissolution du simulacre qu'il constitue.

« Élargir l'art ? / Non. Va plutôt avec l'art dans l'étroit passage qui est le plus proprement tien. Et dégage-toi. »

point d'ineffabilité<sup>43</sup>, de même que le résidu orthogonal, projeté en négatif et délocalisé de Claudio Parmiggiani, chaque cheveu roulé par Anselm Kiefer. À la représentation analogie narrative, retour, cercle, centre, à la répétition univocité sérielle. La libération deleuzienne du mouvement venue en **theatrum philosophicum** pour reprendre le titre d'un article de Foucault le qualifiant côtoie Derrida, écrivant en 1967 : « La réduction phénoménologique est une scène<sup>44</sup> ». La réduction comme répétition ayant abrogé le postulat conservatoire du spectacle sacralisant le visible fore espace, datant une trace précédant tout commencement, nouant le théâtre à un livre d'après le Livre et l'écriture, déposant tout livre habituel, étrangeté contemporaine du désastre<sup>45</sup>. | Tel pourrait être le **lekh leha** celanien : « Die Kunst erweitern ? / Nein. Sondern geh mit der Kunst in deine allereigenste Enge. Und setze dich frei ».

<sup>43</sup> Anne Teresa de Keersmaecker porte par la répétition à exhaustion du mouvement pur : le silence chorégraphique se substitue à la théologie négative érigeant apophatiquement en adoration le point d'ineffabilité, tout autant surnom de Dieu disparaissant en un voile d'inconnaissance, devient témoignage. Mémorial du théâtre d'installation, d'ex voto d'Artaud à Sonia Mossé. Einsenman. Libeskind.

<sup>44</sup> *La voix et le phénomène* contient cette phrase, ouvrage décisif de Derrida. Et c'est au début de *Différence et répétition* de Deleuze, au chapitre intitulé, précisément, « Le vrai mouvement, le théâtre et la représentation », qu'apparaît le segment évoqué de la répétition.

<sup>45</sup> « Still, Alles still, als wär die Welt tot. » « 'Hören Sie denn nichts ? hören Sie denn nicht die entsetzliche Stimme, die um den ganzen Horizont schreit und die man gewöhnlich die Stille heißt ? [ ]' » Stille. Stimme. Le civilisé édénique entendra dorénavant toujours se lever, passer à travers la douceur du vent le cauchemar génocidaire, en sourdre la voix. La paix de la nuit le réveille qu'accable le regard de chaque animal emporté seul, abattu en bordure de la cité endormie. Tout atome de souffrance exercé se voit pesé au Gilgul, tout acte écrit au livre. Le civilisé édénique travaille au palimpseste transmigatoire de chacun, dont le potentiel, latent, et qu'écrire accordé au silence y ouvrant permet d'étendre et clarifier, se révélera neuronal, cérébral. « j'attendrai pour faire / le theatre de la / cruaute que les morts / que j'attends soient / revenus / mes 5 filles / et / mes / 12 soldats / plus 3 hommes / et sans doute / quelques animaux. » Le théâtre peut être appelé postdramatique en une double entente : (i) un théâtre dont l'enjeu, le nouement narratif cesse d'être essentiel, et le plaisir du divertissement ; (ii) comme étant postérieur à la catastrophe, laquelle radiant le postulat du visible originnaire au spectacle y dévoile une précédence an-archique. Le désastre survenu un retour aura lieu à cette carence originnaire du visible vers la question même de la phénoménalité, du spectre derridéen au spectre hamletien et à Platon doutant à ce point de la Présence qu'il la double de fantasme.

Huss 1912 **Das Wunder aller Wunder ist reines Ich und reines Bewußtsein** SuZ 1927 la question redécouverte de l'Être formant écran à la réduction en reculant offusqué le renversement cartésien substituant le **cogito** à la préséance de l'Être Heid 1929 1943 la question portant sur l'Être de la Métaphysique en abrite encore la formulation orthodoxe **das Wunder aller Wunder daß Seiendes ist** la donation (se) donnant consubstantiellement au donné devance l'horizon de l'Être **la rébellion essentielle an-archique au monde** épuise la pré-cédant la langue désignant la merveille de l'Être Rilke aura été le dernier poète de langue allemande à précéder la catastrophe **toute confiance en la langue relève du conservatisme réactionnaire** la liant au lieu la tentative heideggérienne de des-truction de la structure occidentale devenue alluviale se juxtapose au mythe de l'authenticité germanique se définissant contre la romanité et l'esprit émancipatoire de la Raison **la germanité est tout ce que Rome n'est pas** LTI l'agglutination caractérise toute langue ayant résisté à l'exportation **l'allemand d'ambassade soigné conservé n'aura d'ailleurs connu d'existence qu'en la mouvance viennoise** qu'aura justement perpétué la culture d'émancipation tel Kafka en l'enclave pragoise Celan adolescent à Czern Freud LW Zweig **loin de nommer la merveille de l'Être proposition par excellence métaphysique** la langue se déchire face à l'innommable **Sie die Sprache blieb unverloren ja trotz allem** Atteinte par **das was geschah** la langue allemande n'en reviendra si elle le doit jamais qu'en se transformant au miroir brisé que la schize celanienne y a insinuée en fracturant la grammaire de l'intérieur **circconcision coupure schibboleth** renouant encore avec la simplicité de la manière d'Eckhart traduisant le psaume d'élévation pour Jérusalem Is 60 01 קוּמִי אוּרִי **Stant up Jherosalem inde wirt erluchtet** Celan poste **Du sei wie du** pour IShmueli depuis TAviv ainsi qu'il lui écrit habituellement de Paris rue d'Ulm non loin par conséquent de la Sorbonne en laquelle l'appelant l'École **zo paris in der schoelen** Eckhart aura enseigné prononçant toujours fût-il vernaculaire la tête de son sermon en cette autre langue de l'Europe de la traduction qu'est le latin **Surge illuminare iherusalem** avant d'énoncer **der oitmodege mynsche inde got dat is eyn** et rapportant le monde d'en haut à l'humilité d'une déité tout intérieure **dat ouen was dat wart in**

CZERNOWITZ · LIEPAĪA · RIGA · DAUGAVPILS · BABTAI · KEDAINI · JONAVA · ROKISK  
IS · VANDZIAGOLA · UTENA · ALYTUS · RASEINIAI · UKMERGE · MARIJAMPOLE · PANA  
VEZYS · KAUNAS · VILNIUS · BUCAREST · GARS DEN · ZBORIV · IAȘI · BOBROUISK · VIT  
EBSK · GOMEL · DNEPROPETROVSK · TCHERNIGOV · JITOMIR · KHARKOV · NIKOLAĪE  
V · KHERSON · MELITOPOL · MRIOUPOL · SIMFEROPOL · TILSIT · CRACOVIE · LVOV · BR  
ZESC · BIALYSTOK · MINSK · MOGHILEV · STAROKONSTANTINOV · KAMENETZPODO  
LSKI · ROVNO · BEREJANY · CHEPETIVKA · PONARY · KIEV · ODESSA · BOGDANOVKA ·  
MICHAILOVKA